

# rouge et noir

octobre 1978

97

mensuel

prix : 3,50 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble



**15 jours pour l'amérique latine**

Villes de Saint-Martin-d'Hères et Gières

21 octobre 1978

ouverture de la zone d'activité de

# Champ - Roman - Mayencin



Photo X

avec les œuvres de : Cabé, Condé, Gérard, Herlin, Lalanne, Lee, Otani, Reynaud, Semser, Viseux.

Commencer une année d'activités n'est pas simple dans une Maison qui a pour mission de montrer les aspects multiples de la création contemporaine et de faire s'exprimer les aspirations et les interrogations d'une population diversifiée.

Henry Lhong rappelait, dans le numéro de juin de ce journal – en exposant les grandes lignes de la saison qui commence – la complexité et les mille contraintes d'une programmation utile, nécessaire, importante. L'une et les autres sont réelles. Et pourtant, programmer est le plus facile. Certains vont crier. Tant pis.

Il y a le reste, tout aussi utile, tout aussi nécessaire, tout aussi important. Plus difficile, plus long, plus ingrat quelquefois. Ce travail de termites qui vise à ouvrir les capacités d'expression des uns et des autres. Qui a l'ambition – en relation, en collaboration avec les acteurs culturels et sociaux d'un département, les représentants de tel ou tel groupe social, les porte-parole de telle minorité – de rechercher les moyens de faire naître ou de développer la sensibilité, l'imaginaire, l'esprit critique... et de les trouver.

Peu importe les mots, animation, formation, dès lors qu'un type d'activités ou qu'un processus de réflexion est enclenché quelque part, qu'il est suivi patiemment, développé pas à pas, corrigé en cours de route et mené à terme – ce qui ne signifie pas toujours à bien.

Réfléchir au cadre de vie des enfants ; s'interroger sur le conte ; faire en sorte que des militants s'informent sur comment faire et comment faire passer un message, que des travailleurs apprivoisent leur langage et leur écriture ; permettre que tel groupe, dans un quartier, s'initie à la pratique de l'image par la photo ou la caméra ; œuvrer pour que des enfants et des adultes découvrent que l'univers musical ne s'arrête pas au solfège et aux instruments traditionnels ; démontrer aux uns et aux autres qu'ils savent et donc qu'ils peuvent chanter... et d'autres choses – tout cela fait, aussi, partie de la réalité du travail de l'équipe de la Maison pour cette année.

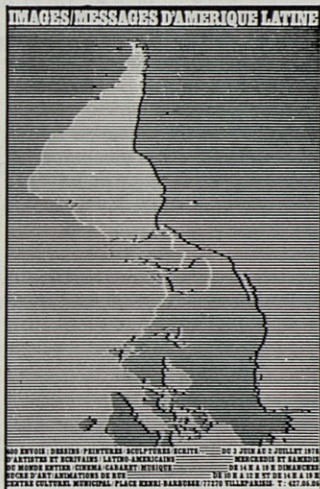
Cette démarche – laissons de côté les formes qu'elle peut revêtir, et qui sont en permanence à inventer – est connue, archiconnue. Il faut pourtant la rappeler sans crainte de se lasser et de laisser, tant on a tendance, ici où là, à réduire les tâches et les préoccupations d'une équipe d'action culturelle à celles d'un *pool* d'impresarii.

Jacques Laemlé



**5 calendrier**  
A l'affiche de ce mois-ci, une foule de choses. **L'Ensemble folklorique du Pérou** (les 3 et 4) : un spectacle vivant et coloré. **Les Marionnettes de Bratislava** (les 5 et 6). Des récits et des chansons par **Henry Gougaud** (les 7 et 8) dans le cadre des activités sur le conte et les enfants. Une grande rétrospective sur **l'Abstraction des années 50 en France** débute le 26 octobre : nous y reviendrons dans les prochains numéros de « Rouge et Noir ». Musique : un concert avec **l'Ensemble Orchestral de Paris** sous la direction de J.-P. Wallez. Du jazz avec le Quartet Michel Petrucciani. Enfin les activités habituelles : **Discritique** (le 14) ; **l'Heure de la critique du livre** (le 7) et une nouvelle animation du secteur littéraire autour d'un livre et d'un écrivain (le 26 en soirée) ; ce mois-ci : **Michel Tournier**.

Peinture de Wols



**6 société**  
**15 jours pour l'Amérique latine** : Situation socio-politique (cf. les débats sur le Chili et l'Argentine) et expressions culturelles : le cinéma latino-américain ; les tangos de Buenos Aires avec Valeria Munarriz, la chanson populaire avec Angel et Isabel Parra et le groupe Karaxu ; la création plastique (deux expositions) et littéraire (G. Garcia-Marquez). Un panorama incomplet, certes, mais qui illustre les tensions et les espoirs d'un continent en butte à l'oppression et à l'obscurantisme. Dans ce numéro, une analyse de la situation des pays du cône sud : Argentine, Chili, Uruguay par F. Gèze. Une tribune libre d'André Jacques de la CIMADE sur la question des réfugiés politiques. Enfin les tendances du cinéma latino-américain par G. Hennebelle et A. Gumucio-Dagron.



**14 théâtre**  
A l'occasion de la venue de **La mouette** de Tchekhov, montée par la Fabrique de théâtre, une rétrospective du travail de cette troupe et du metteur en scène : Bruno Bayen. En filigrane : les difficultés du travail théâtral en France. Avec **Le temps d'une vie** de Roland Lepage, la Maison ouvre, à nouveau, ses portes au théâtre québécois. **Alice au pays des livres** : une promenade parmi les auteurs de notre enfance et leurs héros.

Dessin de G. Braque



**16 enfance**  
Philippe de Boissy présente l'ensemble des activités organisées au cours du trimestre qui commence sur le thème du **conte**. Les enfants écoutent, les adultes fabriquent et racontent ; et si cela s'inversait ? Le Théâtre du Trèfle présente son spectacle **Sanarin et les jeux du roi** : une fable pas si anodine que cela.

Dessin de Roger Blachon



**18 décentralisation**  
Petit retour en arrière sur la saison passée : le point sur les animations et les concerts **flamenco** donnés à Grenoble et dans le département en mai et juin derniers. V. Pradal et J. Varea répondent à nos questions sur leur travail et sur l'art flamenco.

Photo Jésus Nuño, Madrid.

## guide pratique de la maison

# rouge et noir

journal d'information  
de la maison de la culture

Directeur de la publication :  
**Henry Lhong**

Rédacteur en chef :  
**Jacques Laemlé**

Secrétaire de rédaction :  
**Marie-Françoise Sémenou**

Secrétariat :  
**Nicole Chevron**

Comité de rédaction :

**Jean-Pierre Bailly**  
**Jean-Yves Bertholet**  
**Philippe de Boissy**  
**Patrick Brunel**  
**Bernard Cadot**  
**Jean-François Héron**  
**Paule Juillard**  
**Dominique Labbé**  
**Yann Pavie**  
**Roger Rolland**

Ont également collaboré à ce numéro :

**Jean Delume**  
**Philippe Dorin**  
**Alfonso Gumucio-Dagron**  
**Guy Hennebell**  
**Nicole Martin-Raullin**

Page de couverture :  
**Affiche cubaine d'après Azela Perez**

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**  
Commission paritaire  
des publications n° 51-687

**MAISON DE LA CULTURE**  
B.P. 70-40  
38020 GRENOBLE CEDEX  
TEL. (76) 25.05.45

Tirage : 11 500 exemplaires

Le numéro : 3,50 F

Abonnement (10 numéros) : 20 F

### HORAIRES :

**Ouverture de la Maison :**  
tous les jours, sauf le lundi.

**Ouverture au public :** à 11 h

**Fermeture :**

à 22 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ;  
à 19 h le dimanche.

**Bureaux :**

tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

**Guichet adhésions :**

tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 14 h à 19 h ; de 13 h à 19 h du 17 octobre 1978 au 10 février 1979.

**Billetterie-Location :**

tous les jours sauf le lundi, de 13 h à 19 h 15 et une demi-heure avant chaque spectacle ; de 15 h à 19 h les dimanches et jours fériés.

La location est ouverte 10 jours avant la date des spectacles pour les adhérents (1 mois pour les collectivités ; 3 jours pour les non-adhérents). Elle s'effectue au guichet ou par correspondance (dans ce cas, joindre le règlement et une enveloppe-retour). Aucune réservation n'est possible par téléphone.

**Spectacles :**

Les spectacles commencent à l'heure indiquée sur les programmes. Les éventuels retardataires comprendront qu'on doit, parfois, les faire attendre avant de les introduire dans la salle pour ne pas perturber le début de la représentation.

**Visites groupées :**

Celles-ci s'effectuent sur rendez-vous les mercredis, jeudis et vendredis de 15 h à 19 h (s'adresser au service "accueil").

### LES SERVICES

**Discothèque : 6000 disques**

Modalités d'emprunt : 2 possibilités pour les adhérents :

- soit, abonnement trimestriel de 10 F permettant d'emprunter chaque fois 1 à 3 disques pour une durée maximum de 2 semaines ;

- soit 1,50 F par disque pour les adhérents qui ne voudraient pas prendre l'inscription trimestrielle (1 à 3 disques pour une durée maximum de 2 semaines).

Horaires d'écoute et de prêt :

	ECOUTE	PRET
Mardi	13 h 30 à 15 h 00	14 h 00 à 19 h 30
Mercredi	11 h 00 à 14 h 00	11 h 00 à 18 h 00
Jeudi	13 h 30 à 16 h 00	16 h 00 à 21 h 00
Vendredi	13 h 30 à 19 h 30	
Samedi		11 h 00 à 19 h 30
Dimanche	15 h 00 à 19 h 00	

**Bibliothèque : 10 000 livres,**

**150 revues et hebdomadaires et 10 quotidiens.**

Prêt : pendant les heures d'ouverture de la bibliothèque ; il est arrêté un quart d'heure avant la fermeture.

Modalités : 2 possibilités pour les adhérents :

- soit, droit d'inscription unique de 12 F pour l'année permettant d'emprunter chaque fois 1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines ;

- soit, 1 F par livre pour les adhérents qui ne voudraient pas prendre l'abonnement annuel (1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines).

Horaires d'ouverture :

Mardi, jeudi : 13 h 30 à 21 h 30

Mercredi : 11 h 00 à 19 h 30

Vendredi, samedi : 13 h 30 à 19 h 30

Dimanche : 15 h 00 à 19 h 00

**Galerie de prêt d'œuvres d'art**

Modalités de prêt : participation financière de 10 à 80 F par mois suivant l'importance de l'œuvre (réduction de moitié pour les collectivités adhérentes).

Horaires d'ouverture : 14 h à 19 h du mardi au samedi inclus.

**Jardin d'enfants**

Modalités : être adhérent à la Maison de la Culture. Participation financière de 3 F par enfant sur présentation d'un billet de spectacle. Participation de 5 F par enfant dans les autres cas.

- Ouvert aux enfants de 2 à 6 ans, tous les jours, sauf le lundi, de 14 h à 18 h 45 et en soirée, mais uniquement pour les spectacles commençant à 19 h 30.

A noter que le jardin d'enfants ne sera pas ouvert systématiquement tous les dimanches (se renseigner à l'avance).

**Bar-restaurant :**

Ouverture à 12 h. Fermeture en même temps que la Maison.

Heures de service des repas : de 12 h à 14 h, de 19 h à 21 h (à partir de 18 h 30 les jeudis et samedis).

Menus à 18 F et 22 F et à la carte.

### ADHESION

L'adhésion (1) procure un certain nombre d'avantages :

- une réduction notable sur les prix des spectacles ;
- une priorité de réservation des places ;
- la possibilité d'emprunt à la bibliothèque, la discothèque, la galerie de prêt d'œuvres d'art ;
- enfin, la participation au fonctionnement de la Maison de la Culture : Assemblée générale, élection des représentants des adhérents à l'Assemblée des membres titulaires.

**Comment adhérer ?**

Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent :

- Remettre le bulletin d'adhésion entièrement rempli (pour les réadhérents ne pas oublier le numéro de la carte).
- Une photo (pour les nouveaux adhérents).
- La cotisation correspondante.
- L'autorisation des parents pour les jeunes de 10 à 16 ans.
- Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent venant par le canal d'une collectivité, remettre ces différents éléments au "relais" de sa collectivité.

**Tarifs de la saison 1978-1979**

- Adhésion (2) 15 F.
- Abonnement à "Rouge et Noir" (mensuel de la Maison de la Culture) 10 numéros par an : 20 F.
- Adhésion + abonnement à "Rouge et Noir" (avec réduction sur le montant de l'adhésion) : 25 F.

(1) La présentation de la carte d'adhérent est demandée pour le retrait des billets à l'entrée des salles.

(2) L'adhésion est gratuite de 10 ans à 16 ans et au delà de 65 ans.



Photo X



Photo Jo Genovèse

# octobre jour par jour

D 1	<b>Images/Messages d'Amérique Latine.</b> Les Arpilleras : vie et luttes du peuple chilien. Expositions. Heures d'ouverture de la Maison. <i>Entrée libre.</i> Jusqu'au 22.	Ma 17	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) de Liberto Valles, par le Théâtre du Trèfle. 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>L'Argentine</b> , débat avec MM. Labrousse et Gèze. 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i>
Ma 3	<b>L'Ensemble Folklorique du Pérou.</b> 20 h 45 (G.S.)	Me 18	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>Fuera de Aqui</b> , film de Jorge Sanjines (Argentine, 1976). 20 h 30 (P.S.).
Me 4	<b>L'ensemble Folklorique du Pérou.</b> 15 h et 20 h 45 (G.S.). <i>Prix unique de 12 F pour la séance de 15 h.</i>	J 19	<b>Sanarin, ou les Jeux du roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>"L'espace du temps" : l'abstraction des années 50 en France.</b> Ouverture à 18 h. Exposition ouverte de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h jusqu'au 23 décembre. <b>La Mouette</b> , de Tchekhov. Mise en scène de Bruno Bayen. En co-accueil avec le C.D.N.A. 19 h 30 (G.S.). <b>Fuera de Aqui</b> , film de Jorge Sanjines (Argentine 1976). 20 h 30 (P.S.).
J 5	<b>Les Marionnettes de Bratislava</b> en collaboration avec TEC. 19 h 30 (G.S.). <i>Adh. de moins de 21 ans : 12 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F</i>	V 20	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 9 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>La Mouette</b> , de Tchekhov. Mise en scène : Bruno Bayen. En co-accueil avec le C.D.N.A. 20 h 45 (G.S.). <b>Karaxu</b> , chants de l'Amérique latine insoumise par cinq chanteurs-musiciens argentins et chiliens. 20 h 45 (T.M.).
V 6	<b>Les Marionnettes de Bratislava.</b> 14 h 30 et 20 h 45 (G.S.). <i>Prix unique de 12 F pour la séance de 14 h 30. En soirée : adh. de moins de 21 ans : 12 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Chili Impressions</b> , film de José-Maria Bersosa, production de l'I.N.A., suivi d'un débat avec A. Uribe, ancien sénateur chilien. 20 h 45. <i>Entrée libre.</i> (P.S.).	S 21	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 9 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>La Mouette</b> , de Tchekhov. Mise en scène de Bruno Bayen. En co-accueil avec le C.D.N.A., 19 h 30 (G.S.)
S 7	<b>L'heure de critique du livre.</b> Animation littéraire. 15 h (Bibliothèque). <b>Animation enfants</b> avec Henry Gougaud. 15 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i> <b>Relais-Information.</b> 17 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i> <b>Les Dieux et les Morts</b> , film de Ruy Guerra (Brésil 1970). 14 h 30 et 20 h 30 (G.S.) <b>Henry Gougaud conte et chante.</b> 20 h 45 (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 12 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i>	D 22	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 15 h (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>Rétrospective du cinéma brésilien.</b> Cinémathèque 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i>
D 8	<b>Henri Gougaud conte et chante.</b> 15 h (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 12 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Rétrospective du cinéma brésilien.</b> Cinémathèque 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i>	Ma 24	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>Chok et Cher</b> , film de Kassym Bekov (URSS, 1971). 14 h 30 et 20 h 30 (P.S.). <i>Moins de 16 ans : 4 F ; adh. : 9 F ; non-adh. : 14 F.</i>
Ma 10	<b>Valeria Munarriz.</b> Le tango argentin par une grande chanteuse. 20 h 45 (T.M.). <b>Relais-information.</b> 18 h 30 (P.S.)	Me 25	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>Chok et Cher</b> , film de Kassym Bekov (URSS, 1971). 14 h 30 et 20 h 30 (P.S.). <i>Moins de 16 ans : 4 F ; adh. : 9 F ; non-adh. : 14 F.</i> <b>L'Ensemble Orchestral de Paris</b> , direction Jean-Pierre Wallez, œuvres de Händel, Koechlin et Mozart. Concert en collaboration avec les Heures Alpines. 20 h 45 (G.S.). <i>Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.</i>
Me 11	<b>Alice au pays des livres</b> , d'André Fouché, par l'Atelier Théâtre de la Maison de la Culture du Havre. M. en sc. : James Ettouati. (pour adolescents et adultes). 14 h 30 (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 10 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Nouvelles de Gabriel Garcia-Marquez</b> Lecture. 18 h. <i>Entrée libre</i> (P.S.) <b>Le recours de la Méthode</b> , film de Miguel Littin (Chili 1977) suivi d'un débat. 20 h 30 (P.S.).	J 26	<b>Sanarin, ou les Jeux du Roi</b> , spectacle pour enfants (7-12 ans) par le Théâtre du Trèfle. 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants : 5 F ; adultes : 12 F.</i> <b>L'Ensemble Orchestral de Paris</b> , direction J.-P. Wallez. Répétition publique pour scolaires. 15 h (G.S.). <i>Prix : 5 F.</i> Concert à 19 h 30 (G.S.), œuvres de Berlioz, Brahms et Mozart. <i>Adh. : 21 F ; non-adh. : 35 F.</i> <b>Un auteur, un livre.</b> Animation littéraire. 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i>
J 12	<b>Alice au pays des livres</b> , par l'Atelier Théâtre de la Maison de la Culture du Havre (pour adolescents et adultes). 14 h 30 et 19 h 30 (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 10 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Nouvelles de G. Garcia-Marquez.</b> Lecture. 18 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i>	V 27	<b>Jazz : Le Quartet Michel Petrucciani.</b> 20 h 45 (P.S.) <b>50 ans d'affiches de cinéma.</b> Exposition réalisée par l'Association "Cinéma Vivant". <b>Le Film du Cinéma</b> , photomontage réalisé par Antoine du Bary, heures d'ouvertures de la Maison. <i>Entrée libre.</i> Jusqu'au 12 novembre.
V 13	<b>Alice au pays des livres</b> , par l'Atelier Théâtre de la Maison de la Culture du Havre (pour adolescents et adultes). 14 h 30 (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 10 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Nouvelles de G. Garcia-Marquez.</b> Lecture. 18 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i> <b>Angel et Isabel Parra</b> , chants populaires du Chili. 20 h 45 (G.S.).	D 29	<b>Rétrospective du cinéma brésilien</b> Cinémathèque, 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i>
S 14	<b>Alice au pays des livres</b> , par l'Atelier-Théâtre de la Maison de la Culture du Havre (pour adolescents et adultes). 14 h 30 (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 10 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Discritique.</b> Animation musicale, 15 h (salle T.V.). <i>Entrée libre.</i> <b>Senores generales, senores coroneles</b> , film d'Alfonso Gumucio-Dagron (Bolivie, 1977). 14 h 30 et 20 h 30 (P.S.)		
D 15	<b>Alice au pays des livres</b> , par l'Atelier-Théâtre de la Maison de la Culture du Havre. 15 h (T.M.). <i>Moins de 21 ans : 10 F ; adh. : 16 F ; non-adh. : 30 F.</i> <b>Senores generales, senores coroneles</b> , film d'Alfonso Gumucio-Dagron (Bolivie, 1977). 17 h (P.S.).		

Sauf indication contraire, le prix des manifestations est le suivant :  
adhérents : 16 F ; non-adhérents : 30 F.  
Pour le cinéma : adhérents : 9 F ; non-adhérents : 14 F.

## 15 jours pour l'amérique latine



Photo Vioujard/Gamma

A l'heure où paraît ce numéro de "Rouge et Noir", les événements en Amérique Latine, qui semblaient bégayer tragiquement, commencent à s'accélérer. Les grandes dictatures vacillent pendant que le dernier héritier de la politique du *big stick*, Anastasio Somoza II, n'en finit pas de tomber. Des dépêches, chaque jour plus nombreuses et plus significatives, prouvent que le combat des peuples latino-américains nous concerne toujours autant qu'en cet automne 73 où l'opinion s'était mobilisée contre le coup d'Etat féroce du Chili. Aujourd'hui, les dictatures tentent de perdurer, comme le montre ci-dessous François Gêze (1) pour le Chili, l'Argentine, l'Uruguay. Elles bafouent non seulement les droits et les libertés publiques mais balayent jusqu'aux derniers vestiges de l'explosion culturelle de la décennie précédente (que Guy Hennebelle et Alfonso Gumucio-Dagron nous décrivent pour le cinéma) (2). L'issue actuelle est loin d'être assurée car les conditions économiques, sociales et politiques, qui avaient engendré ces dictatures, sont toujours présentes ainsi que nous le rappelle André Jacques dans sa tribune libre. En ce qui la concerne, la Maison de la Culture veut continuer à contribuer au maintien de ce patrimoine culturel et à sa diffusion dans notre pays en souhaitant que, bientôt, il puisse à nouveau s'épanouir sur le sol qui lui a donné naissance.

### Argentine, Uruguay, Chili... sous la botte\*

Le 5 octobre prochain, doit s'ouvrir à Buenos Aires le 12<sup>e</sup> Congrès International de Cancérologie. Comme à l'occasion de la Coupe du Monde de football, la junte militaire argentine se prépare à faire de cette rencontre internationale – à laquelle plusieurs milliers de médecins sont attendus – une nouvelle opération de prestige : elle entend poursuivre sa tentative de restaurer sa façade sanglante aux yeux de l'opinion internationale, en utilisant la caution que lui apportera la présence de scientifiques de renom du monde entier.

Mais, comme pour le « Mundial », une telle manœuvre ne lui sera pas si facile. Déjà, plusieurs centaines de médecins et chercheurs américains, français, espagnols, britanniques, ont annoncé leur intention de boycotter le congrès de Buenos Aires, pour ne pas « apporter leur caution morale à un pays où règne l'assassinat et la torture », comme l'affirmait le professeur André Lwoff, Prix Nobel de Médecine. Nombre de ces médecins se retrouveront à Paris au « contre-congrès » qui se tiendra en même temps que le congrès officiel. Son programme sera, bien sûr, scientifique, mais une large part sera faite à la dénonciation des violations des Droits de l'Homme en Argentine. Parallèlement, le cancérologue

français Léon Schwarzenberg et plusieurs personnalités médicales françaises ont lancé une campagne pour le boycott conditionnel du congrès, en mettant comme condition à leur venue la libération des dizaines de médecins emprisonnés ou détenus illégalement (3).

### Le fond et la forme

Comme celle menée par le COBA (4) à l'occasion du « Mundial », ces campagnes contribuent à l'isolement international de la junte argentine, objectif qui garde aujourd'hui toute son actualité. Car contrairement à ce que certains articles de presse ont pu laisser entendre, le peuple argentin subit toujours le terrorisme d'Etat, même s'il prend des formes plus discrètes. C'est ainsi que pendant le « Mundial » même, on n'a pas compté moins de vingt enlèvements d'opposants opérés clandestinement par l'armée et la police. Et les « disparitions » n'ont pas cessé depuis le mois de juin.

La poursuite de la hausse des prix (+ 189 % entre juin 1977 et juin 1978) alors que les salaires restent pratiquement bloqués, l'adoption en juillet dernier d'une loi sur les loyers qui va conduire à l'expulsion de leur logement des centaines de milliers de travailleurs, sont des faits parmi d'autres qui témoignent que les généraux de Buenos Aires ne sont disposés à ne faire aucune concession sur le *fond* de leur politique. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre les divergences qui traversent depuis plusieurs mois l'armée argentine, divergences qui ne portent que sur la *forme* à donner à cette politique.

Les visages de la dictature argentine

Photo Gamma



(1) François Gêze est l'auteur, avec Alain Labrousse, du livre *Argentine, révolution et contre-révolution*, éd. du Seuil, 1974.

(2) Alfonso Gumucio-Dagron (fondateur de la revue bolivienne « Film / Historia ») et Guy Hennebelle (critique à la revue « Ecran » et à « Afrique-Asie ») travaillent à plusieurs travaux sur le cinéma en Amérique latine parmi lesquels un ouvrage collectif sur l'histoire des cinémas de ce continent et deux numéros de la revue « CinémaAction » respectivement consacrés à la situation actuelle de ces cinémas et à un bilan critique des activités filmiques et théoriques du groupe argentin « Cine Liberación », auteur du Manifeste *Vers un troisième cinéma*.

\* Le titre et les inter-titres sont de la rédaction.

(3) Cf. Le Monde du 3/5/78.

(4) Collectif de boycott de l'organisation par l'Argentine de la Coupe du Monde de football, dont une composante est devenue maintenant le « Collectif de Boycott de la Dictature Argentine » (COBA, 14, rue de Nanteuil, 75015 Paris). A Grenoble, l'Association de Solidarité Franco-Argentine (ASFA, B.P. 824, 38035 Grenoble Cedex) poursuit depuis plusieurs années un travail de solidarité avec les victimes de la répression en Argentine.

Pour les uns, il est inutile de prendre des gants, et la méthode dure suivie jusqu'ici est la seule justifiée. Pour les autres – la majorité, semble-t-il – plus conscients de la révolte sourde des travailleurs argentins et de la mobilisation internationale contre les exactions de la junte, il convient de lâcher un peu de lest sur les formes, pour ne rien changer sur le fond. Telle est la ligne que suivent, chacun à leur façon, les généraux Videla et Viola (respectivement Président de la République et commandant en chef de l'armée de terre) d'une part, et l'amiral Massera (commandant en chef de la marine) d'autre part.

Tout un appareil de propagande a été édifié dans ce but, dirigé en particulier vers la France, où l'importance du mouvement de solidarité avec les victimes de la répression en Argentine inquiète sérieusement la junte (5). La thèse officielle est désormais la suivante : depuis 1973, l'Argentine est le théâtre d'une guerre entre extrémismes opposés, « guerre » qui aurait contraint l'armée à prendre le pouvoir en 1976 pour rétablir l'ordre, certes avec quelques « bavures ». Cette guerre est bientôt terminée, et on va pouvoir revenir progressivement à une démocratie... surveillée.

On le sait, la réalité est tout autre. C'est l'armée elle-même, aidée de la police, qui mène depuis plusieurs années sous des formes légales et illégales (notamment en se faisant passer pour des « bandes d'extrême-droite »), une véritable guerre. Celle-ci est dirigée non seulement contre les organisations qui mènent la lutte armée – aujourd'hui pratiquement décimées – mais surtout contre l'ensemble des travailleurs, auxquels il s'agit d'imposer une politique de misère commandée par les intérêts de la grande bourgeoisie et des firmes multinationales.

Cette politique économique restant plus que jamais à l'ordre du jour, on voit à quelle aune il faut juger les « ouvertures » de la junte : promesse d'un référendum plébiscite manipulé à l'image de celui du Chili de janvier 1978, fixation à... 1981 du terme du mandat présidentiel de Videla, offensive de charme diplomatique et économique en direction des pays de l'Est, qui sont devenus aujourd'hui les meilleurs soutiens de la junte dans l'arène internationale.

### Des tentatives de ravalement

Cette situation n'est pas sans rapport avec celle que connaît actuellement l'Uruguay, le « petit » voisin de l'Argentine, soumis depuis 1973 à l'une des plus féroces dictatures d'Amérique latine. Cinq années d'une politique économique de défense résolue des intérêts d'une minorité de possédants ont conduit à la ruine ce pays de 2,5 millions d'habitants, qu'on appelait autrefois la « Suisse de l'Amérique latine ». Près du quart de la population a été contrainte à l'exil, et la misère populaire est telle que les Nations Unies vont financer un programme destiné à fournir 40 g de lait écrémé à 50 000 enfants sous-alimentés, alors

que la principale ressource du pays est l'élevage...

La répression, menée en étroite coordination avec la police et l'armée argentines, n'a pas fléchi depuis 1973, et l'Uruguay détient le triste record mondial du nombre de prisonniers politiques par millier d'habitants. Le gouvernement militaire actuel, présidé par un civil « potiche », est soumis à une très vive pression internationale, pour qu'il mette fin aux violations systématiques des droits de l'homme (6). Réponse de l'un des chefs de l'armée : « Ce n'est pas par la clémence, l'amnistie, ou des libérations, que nous rendrons digne et souverain notre cher Uruguay... ». Et la répression s'est même intensifiée : ainsi, l'un des dirigeants historiques de la résistance, Raul Sendic, emprisonné depuis sept ans, a été retiré de sa geôle pour être soumis à de nouvelles tortures.

Mais depuis quelques mois, d'autres secteurs militaires, dirigés par le général Alvarez, commandant en chef de l'armée de terre, considèrent que l'intransigeance n'est plus de mise. Comme leurs collègues argentins, ils tentent de rejeter sur les « durs » la responsabilité des tortures et des assassinats qu'ils ont été les premiers à ordonner. Des élections présidentielles sont prévues pour... 1981, et le général Alvarez ne cache pas son intention de se faire plébisciter à cette occasion, sous une constitution qui légaliserait un régime autoritaire à façade démocratique et consacrerait la mise hors la loi de la gauche et des syndicats. Cette manœuvre a déchaîné la colère des « ultras » qui craignent de se voir écartés, au point que l'on évoque à Montevideo l'éventualité d'affrontements armés entre les deux camps.

Il semble que ce soit de façon plus unanime, au moins en apparence, que la junte chilienne ait entrepris sa propre tentative de « ravalement ». Mais les résultats n'en sont guère plus convaincants. Ainsi, en août 1977, la sinistre Gestapo chilienne, la DINA, responsa-

(5) C'est ainsi que nous avons pu lire dans France-Soir du 18 juillet dernier quatre pages de publicité mensongère, intitulées... « Argentine, toute la vérité ».

(6) Au point que même l'Organisation des Etats Américains (O.E.A.), largement contrôlée par les Etats-Unis, a émis en juin dernier une condamnation sans appel du régime uruguayen.

suite page 8 ►

Le Mondial à Buenos Aires, juin 1978.

Photo Tardy/Gamma



Photo X

Une messagère en noir qui surgit du noir, un bandonéon qui se cabre, une voix qui pénètre la lumière...

## Valeria Munarriz

Elle chante le tango. Non pas l'air exotique revenu à la mode, non pas ce tango que l'on connaît trop – et mal – mais le tango : celui des bordels, des rues, des faubourgs de Buenos Aires (le 10 octobre).

Le Gaucho s'approche de la femme du port et lui murmure à l'oreille : « Je suis un homme seul. »

Je te chanterai un tango répond Valeria Munarriz. Elle s'entortille autour de l'homme qui lui colle l'haleine au cou et ils « démarrent » une danse corps à corps.

Et ce n'est plus un Gaucho qu'elle tient dans ses bras : C'est toute la ville de Buenos Aires qu'elle berce et qu'elle caresse de sa voix unique dans un acte d'amour indéchiffrable.

COPI

## Angel et Isabel Parra

C'était en 1965, à Santiago du Chili. Une vieille maison plus ou moins délabrée, plus ou moins condamnée. Plutôt plus que moins. « La Peña de los Parra », « Peña » comme rassemblement communion et toute cette sorte de choses qui n'engendrent pas la mélancolie. « Parra », comme Violeta, Isabel, Angel et plus tard Tita. Mieux qu'une famille, une « patrie ». Et un grand souffle : celui de la nouvelle chanson chilienne.

Il serait exagéré de prétendre que le renouveau de la chanson chilienne est le fait exclusif du retour au pays de la famille Parra. Mais, dans le médiocre tintamarre de la chansonnette en vigueur sur toutes les longueurs d'ondes c'est le début d'une formidable explosion...

Violeta, la mère, avait rameuté la mémoire de tout un peuple. Sa progéniture innombrable mord dans le vif du jour et du lendemain. Angel et Isabel chantent avec une belle force des chansons de révolte et d'espoir (le 13 octobre).

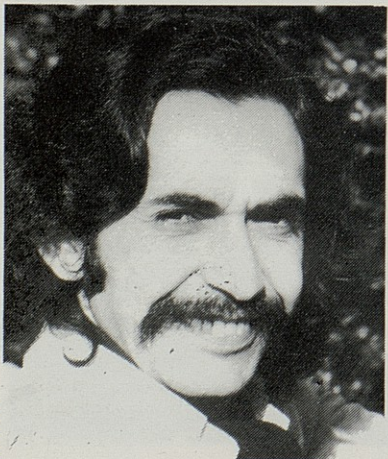


Photo X

ble de dizaines de milliers d'assassinats et d'enlèvements, était supprimée... et aussitôt remplacée par la C.N.I., à laquelle étaient confiées « légalement » la totalité des fonctions répressives de la DINA. Ce changement de pure forme s'accompagne d'une modification qualitative de la répression, qui devient plus sélective, plus discrète : son efficacité s'est améliorée, et l'intimidation et la terreur n'épargnent désormais aucun foyer chilien (7).

Sur le plan institutionnel, le référendum plébiscite du 4 janvier dernier était destiné à donner une « légitimité » au régime de Pinochet. Mais la manipulation trop évidente a fait échouer cette manœuvre, aussitôt suivie d'une autre, qui met cette fois au grand jour le cynisme de la junte. Il s'agit de la prétendue « amnistie » du 19 avril 1978, qui écarte de son champ d'application la majorité des exilés et des détenus politiques en cours de jugement (considérés comme des droits communs), ne dit pas un mot des 2 500 prisonniers politiques arrêtés par la DINA et aujourd'hui portés « disparus », et ne s'applique pratiquement qu'aux tortionnaires qui se trouvent lavés de tous leurs crimes...

### L'hypocrisie

Argentine, Uruguay, Chili... Ce rapide tour d'horizon, qui aurait pu s'étendre également au Brésil et à la Bolivie, présente certaines constantes, dont il faut chercher l'explication du côté de Washington et de la fameuse « politique Carter sur les droits de l'homme ».

Politique que l'on peut résumer ainsi très schématiquement : d'un côté, les déclarations humanistes et les pressions diplomatiques et politiques ; et de l'autre le soutien discret apporté à la mise en place de systèmes répressifs plus présentables, permettant d'échapper aux critiques des organisations démocratiques internationales, grâce au développement de la « répression clandestine » : puisque les prisonniers « gênent », on leur applique la « solution finale », et les opposants ne sont plus emprisonnés, mais purement et simplement liquidés.

On comprend donc l'importance de développer des formes de solidarité avec ceux qui luttent dans ces pays contre l'arbitraire et pour la liberté, plus efficaces que celles utilisées jusqu'à présent. Le boycott des relations (économiques, diplomatiques, militaires...) entre les dictatures et les puissances qui les soutiennent (dont le gouvernement français), relations qui servent toujours ces dictatures et jamais les peuples qu'elles oppriment, est aujourd'hui l'une de ces nouvelles armes. Le boycott du Congrès de Cancérologie en est un exemple, dont il est à souhaiter qu'il puisse faire école.

François Gèze

(7) Cf. sur ce point l'excellent dossier « La DINA/CNI : instrument politique capital de la dictature militaire au Chili », publié par la revue « Solidarité Chili » dans son numéro d'avril 1978 (B.P. 172, 75723 Paris Cedex 15, 4 F l'exemplaire).

## tribune libre

### L'histoire des réfugiés latino-américains :

une histoire qui nous concerne

*L'accueil des réfugiés d'Amérique latine ne saurait se limiter au rapport à sens unique de celui qui donne à celui qui reçoit. Il nous faut comprendre que cet accueil contient en lui-même un véritable rapport de réciprocité. Ceux qui ont subi l'exil, qui ont été arrachés les uns à une vie de militants, les autres à une vie de citoyens qui voulaient user des droits démocratiques élémentaires, ceux-là nous apportent la riche et terrible expérience d'une réalité dont nous, européens, ne sommes pas totalement à l'abri.*

*Il est juste, utile, urgent que nous nous posions la question du pourquoi de cet exil massif et continental. Pourquoi, depuis 1964 surtout, chaque pays, peu à peu, en vient à subir les dictatures militaires et la violence d'une répression qui véhicule avec elle un projet très clair de société.*

*Au départ, encore qu'il n'est pas de vrai « départ » en histoire : une même vaste aspiration des peuples d'Amérique latine à l'indépendance d'abord (aux droits des peuples à disposer d'eux-mêmes), au contrôle des richesses nationales puis à la vie démocratique, voire au mouvement vers une société socialiste pour, comme le disait Frantz Fanon, « tenter de mettre sur pied un homme neuf ». Tout cela est très concret, car cette volonté doit passer par le feu de la réalité : les intérêts en place, l'influence internationale qui sait user de la dépendance des pays du Tiers Monde, les difficultés de discerner ce qui est source de vrai épanouissement et ce qui n'est que fascination piégée (le développement technologique, le mirage de la production des biens de consommation, le « miracle » brésilien !) ... Comment savoir ce que véhicule le bon missionnaire nord-américain qui « soigne » les corps et enseigne l'alphabet espagnol aux indiens, ce que sont les Peace Corps ou certains Instituts de linguistique ?*

*Cependant, que ce soit à travers les mouvements politiques et démocratiques, à travers les luttes syndicales, à travers même des gouvernements nationalistes ou démocrates, cette grande revendication est devenue réalité en Amérique latine. On comprend alors que les intérêts en place n'acceptent pas sans répliquer, sans lutter. Le cas du Chili n'a été que trop clair : on a, avec le gouvernement de Démocratie Chrétienne, lâché un peu de lest, surtout en paroles et en projets (réforme agraire). Mais vint le gouvernement d'Unité populaire présidé par Allende et ses tentatives pour récupérer une partie du patrimoine national. Alors les multinationales et le gouvernement nord-américain, de concert, ont multiplié leurs efforts pour déstabiliser le gouvernement Allende : perversion de la presse, absence de prêts, refus de renégocier la dette extérieure, baisse du cours du cuivre, corrup-*



Les cinémas en Amérique latine



Les « folles » de la Plaza de Mayo. Tous les jeudis, elles viennent, face au palais présidentiel de Buenos Aires, réclamer des nouvelles de leurs maris ou de leurs fils disparus ou enlevés par la police.

Photo Uzan/Gamma

tion... et pour finir soutien au coup d'Etat militaire contre un peuple désarmé !

Où qu'ils se soient trouvés dans ces luttes (qu'ils viennent des mines de Bolivie occupées par la troupe, d'Uruguay à travers l'Argentine, d'Argentine à travers le Brésil ou directement des prisons où bon nombre ont été torturés, qu'ils viennent expulsés, bannis ou qu'ils aient fui des menaces de mort très précises) nombre de réfugiés politiques ont vécu une partie de ce combat pour l'indépendance et la démocratie. Mais leur exil même, le nombre important de prisonniers, de disparus et d'exilés (on compte en millions) traduit l'échec momentané. Force nous est d'évoquer alors l'ampleur du projet qui leur est opposé, son importance, son caractère continental.

### La logique des dictatures\*

Nous évoquerons trois aspects qui nous paraissent principaux dans cet éclairage nécessaire : la crise économique et ses réussites actuelles dans le cadre de l'impérialisme, la justification de la répression et des dictatures pour l'idéologie de la sécurité nationale, la force d'expression et d'organisation d'un peuple qui résiste.

La crise économique a imposé une redistribution des rôles, une nouvelle division internationale du travail et exige un renforcement de la concentration du capital au centre du système afin de nourrir la recherche scientifique, aussi bien dans les domaines de l'énergie que de la technique sophistiquée ou de la do-

mination militaire. Il est donc nécessaire de baisser le niveau des salaires dans les pays qui se voient attribuer le rôle de producteur de matières premières ou de fournisseur de main-d'œuvre sous-payée (industries de montage et autres). Et pour cela, il est nécessaire de détruire une partie des industries nationales concurrentes (par l'ouverture des frontières et la libre concurrence, la « vérité des prix ») et d'empêcher toute volonté populaire de protester contre le chômage et la baisse du niveau de vie. Qui peut s'en charger efficacement sinon les militaires qui offrent, en plus, l'avantage d'être de précieux alliés sur le terrain stratégique.

Afin de tenter de maîtriser non seulement les corps mais encore les esprits, on a forgé un système, une idéologie qui est cadre de référence, permet de contrôler tout : enseignement, presse, religion, expression artistique. Le monde connaîtrait une guerre inexorable entre un monde socialiste, collectiviste, marxiste, et un monde chrétien, libéral, humaniste qu'il faut « défendre ». Dans cette guerre, tout allié de l'ennemi doit être considéré comme un ennemi et traité comme tel. Et là encore les militaires apparaissent comme la seule force capable d'assumer cette tâche de conduire la guerre.

On comprend que cette situation présente deux caractéristiques principales : la brutalité de la répression vient de la nécessité économique du contrôle des pays par les forces multi-

\* L'inter-titre est de la rédaction.

## Deux expositions

La Maison de la Culture accueille, dans le cadre des **15 Jours pour l'Amérique latine**, deux expositions. La première - les Arpilleras : un peuple brode sa vie et ses luttes - est due à l'initiative de la CIMADE. Elle donne à voir des petits tapis brodés avec des morceaux de tissus (les Arpilleras) par des femmes de prisonniers et de chômeurs chiliens qui cherchaient tout à la fois des moyens de survivre et un mode d'expression. Son but : laisser parler ces femmes pour que, hors du Chili, on puisse découvrir un peu de la réalité chilienne à travers les Arpilleras.

La seconde qui a pour titre *Images-Messages d'Amérique latine* a été organisée par le Centre Culturel Municipal de Villeparisis avec la collaboration d'artistes sud-américains : José Balmes, Larmelo Carra, Alejandro Marcos, Jack Vanarsky.

Cette exposition est la rencontre de 400 artistes et écrivains latino-américains du monde entier. Certains vivent dans leur pays, d'autres sont installés en Europe, d'autres encore sont en exil. Ses organisateurs la présentent ainsi :

« C'est une exposition ouverte. Les invitations ont été envoyées comme qui jette des bouteilles à la mer, sans avoir recours à des démarches officielles ni à des options de style ou de prestige ni à des critères d'amitié. Notre appel disait : "Cette



« A ma mort tu mettras tes deux mains sur mes yeux et que le blé des mains aimées, que leur lumière encore un coup sur moi étendent leur fraîcheur, pour sentir la douceur qui changea mon destin. A t'attendre endormi, moi je veux que tu vives... »

Pablo Neruda

*nationales ; elle est renforcée par la justification qui en a été donnée et que transmet une partie de la population de chaque pays, celle dont les intérêts sont liés à la survie de ce système de domination.*

*Mais il faut savoir et faire savoir que les peuples n'acceptent pas passivement et que tant de férocité dans la répression n'a tué ni le sens de la solidarité ni celui de l'organisation. On peut bien évoquer la grève de la faim qui, en Bolivie, a permis d'obtenir l'amnistie de tous les prisonniers et exilés, la grève des femmes de disparus au Chili, les grèves massives dans l'industrie en Argentine, au Brésil, au Pérou ou en Equateur, la lutte des paysans au Nicaragua et au Guatemala, le résultat des élections à Santo Domingo.*

*Nous ne saurions conclure sans rappeler l'importance de l'expression artistique de cette Résistance. Elle nous parvient à travers Les Arpilleras du Chili ou les dessins de prisonniers politiques, à travers la corne gravée de Bolivie ou chantée en poésie, en chansons.*

*Accueillir les réfugiés politiques, c'est analyser cela avec eux en pensant que ces nécessités internationales, économiques et autres ne passent pas à côté de nous sans nous concerner.*

André Jacques

Directeur du Service Réfugiés de la Cimade (1)

(1) On peut commander à la Cimade, service œcuménique d'entraide, son rapport annuel : 176, rue de Grenelle, 75007 Paris.

## Le cinéma en Amérique latine

Il y a deux cinémas latino-américains : le prolifique cinéma commercial qui s'est surtout développé en Argentine, au Mexique et au Brésil depuis le début du siècle, et le cinéma dit « nouveau » qui est né dans les années 1960 et qui est aujourd'hui devenu synonyme de cinéma politique, populaire, militant, direct, d'intervention, tant en raison de son mode de production et de diffusion qu'en raison de son contenu. Ces deux cinémas sont totalement étrangers l'un à l'autre.

### Le cinéma commercial

Le premier est un cinéma traditionnel, de studio, qui puise son inspiration dans la littérature ou dans une « réalité » déformée par la mise en scène. C'est un cinéma industriel et en tant que tel il lui faut vivre de ce qu'il vend. Ses produits sont d'une qualité variable. Ils sont en tout cas largement distribués dans toute l'Amérique latine dont ils « polarisent » la production : entre le Mexique au nord et l'Argentine au sud, tous les pays subissent leur domination. Le premier s'est spécialisé dès ses débuts dans le film d'aventure, les mélodrames (dont un Bunuel : *Abîmes de passion*) et les films comiques. Trois séries qui connaissent une diffusion impressionnante. Les films d'aventures racontent les exploits de héros masqués, champions de la lutte où tous les coups sont permis, Zorros en tout genre ; les mélos voient déambuler des chanteurs et des acteurs qui font soupirer le continent métis : Jorge Negrete, Pedro Infante, Miguel Acevez Majia, tandis que la veine comique est traversée par le personnage de Cantinflas, plus populaire que Charlot lui-même.

### Le cinéma politique

Le jaillissement des mouvements populaires en lutte contre les oligarchies féodales et minières et la présence des Etats-Unis ont suscité un cinéma de remise en question d'une réalité que l'autre cinéma ne faisait, dans le meilleur des cas, qu'évoquer à travers l'adaptation de romans populaires. Au début des années 1950, au Brésil, des films comme *Vidas secas* ou *Rio, quarante degrés* annoncent un renouveau. En Argentine, c'est l'école de Santa Fé qui constitue le pendant du phénomène brésilien, avec notamment les films de Fernando Birri, tels *Tire die* et *Les inondés*, qui rompent avec le cinéma argentin dominant et contribuent à l'émergence d'une nouvelle promotion de documentaristes. Peu après, à la fin des années 1950, au Pérou apparaît l'école de Cuzco qui développe un cinéma documentaire à tendance sociale et anthropologique. Animée par des cinéastes comme Manuel Chambi, Luis Figueroa et Eulogio Nishiyama, elle produit des films comme *Les invincibles de Kanas* ou *Kukuli*. Dans d'autres pays, on voit aussi surgir de temps à autre des expériences similaires mais

## Karaxu !

Chants de l'Amérique latine insoumise : voilà la raison d'être de ce groupe de cinq musiciens. Fondé par Patricio Manns - l'une des figures les plus marquantes de la Nouvelle Chanson Chilienne - un an après le coup d'Etat militaire au Chili, le groupe Karaxu a mis son talent et son travail au service de la résistance latino-américaine. Utilisant les témoignages, chansons, écrits, poèmes rédigés au fond des prisons et des camps, dans les quartiers et les usines, il les joint au folklore traditionnel - devenu plus que jamais symbole de résistance à la domination culturelle, tout en cherchant à créer un langage musical propre (le 20 octobre).



Photo du film « Fuera de Aquí »

qui n'arriveront pas à constituer des courants nouveaux.

La révolution cubaine (1959) va donner un élan décisif au nouveau cinéma latino-américain qui connaît alors de grandes difficultés pour survivre au Brésil, en Argentine et au Pérou. On crée à La Havane l'ICAIC (Institut Cubain d'Art et d'Industrie Cinématographique) et des cinéastes comme Julio Garcia Espinosa, Tomas Gutierrez Alea, Santiago Alvarez, Jorge Fraga, Manuel Octavio Gomez, Octavio Cortazar, Humberto Solas et d'autres deviennent des piliers du nouveau cinéma cubain. En quelques années, ce cinéma national s'impose par sa thématique originale, son style ancré dans l'esprit du peuple et sa volonté révolutionnaire. On ne néglige pas pour autant la dimension industrielle : « Le cinéma est à la fois un art et une industrie », précise d'ailleurs le décret portant création de l'ICAIC. Pour combiner ces deux données, on produit d'une part de grandes œuvres qui deviennent autant de classiques révolutionnaires et d'autre part un grand nombre de films à l'utilité plus immédiate, instruments de culture et de formation. On connaît bien à l'étranger des titres comme *Mémoires du sous-développement*, *Lucia* ou *La première charge à la machette*. On connaît moins l'abondante production de courts métrages, secteur dans lequel pourtant ont excellé plusieurs dizaines de jeunes cinéastes. Ceux qui pensent que l'on ne produit à Cuba que des œuvres de prestige se trompent puisque l'ICAIC a fait réaliser plusieurs centaines

d'Actualités (dirigées le plus souvent par Santiago Alvarez) et autant de films éducatifs, scientifiques ou encore de dessins animés.

Dans le reste du continent, la lutte est dure un peu partout depuis que, notamment à partir de 1964, des généraux appuyés par les Etats-Unis se sont emparés ici et là du pouvoir, à la suite de coups d'Etat plus ou moins sanglants. C'est dans ce contexte difficile de lutte et de résistance que des cinémas indépendants vont pourtant ou bien s'étoffer dans les pays où ils existaient déjà ou bien voir le jour là où il n'y avait rien (comme la Bolivie, le Chili et la Colombie).

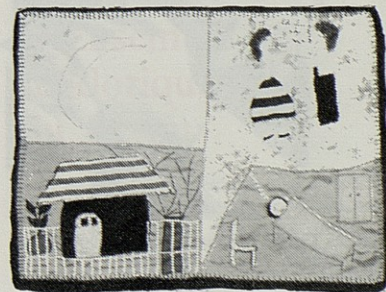
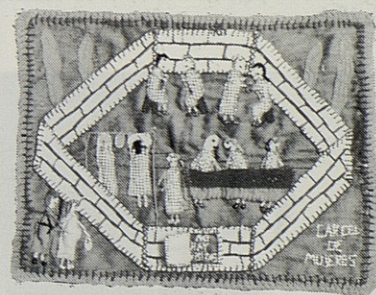
Au Brésil surgit le « cinema nôvo » vers 1965 avec Glauber Rocha à sa tête. Des titres ? *Antonio das mortos* (Rocha), *Os fuzis* (Rui Guerra), *La morte* (Léon Hirszman) et combien d'autres... L'étiquette « cinema nôvo » désigne cependant des réalisateurs très divers puisque, outre les précités, on y trouve aussi des gens comme Gustavo Dahl, Joaquim Pedro de Andrade, Nelson Pereira dos Santos, Carlos Diegues, etc. Le « mouvement » n'existe pas vraiment en tant que tel : il n'a aucune cohérence. En fait, le label sert surtout à ouvrir en Europe les marchés dont l'industrie brésilienne a besoin. Le « cinema nôvo » connaîtra le même destin que la « nouvelle vague » française : chaque réalisateur empruntera une voie différente tandis que les positions s'avèreront de moins en moins radicales tant sur le plan politique que sur le plan cinématographique. Les cinéastes brésiliens

◀ suite de la page 9

exposition ne peut, naturellement, rompre les barrières qu'engendrent l'isolement et le manque de communication. Mais, elle aspire à faire passer, au travers d'elles, le message vivant des créateurs latino-américains, dans toute sa diversité et sa complexité. L'intérêt du témoignage dépend de la multiplicité des envois. Cela implique qu'aucun pays ne doit rester en dehors d'elle. Que la participation de tous ceux qui vivent dans d'autres pays, en Amérique, en Europe et dans le reste du monde soit réelle. Que figurent des artistes reconnus sur le plan national et international et ceux qui ne le sont pas encore. Que les tendances les plus variées, de style, de modes d'expression soient présentés et que chaque artiste envoie une œuvre réalisée dans la mesure du possible selon la manière et la technique (peinture, dessin, sculpture, gravure, photographie, collage, œuvres abstraites, cinétiques, objets, écrits, etc.) qui lui soit propre. Qu'il n'y ait ni mur, ni frontière qui empêche l'envoi de cette "image-message", même la plus modeste.

Ce but initial n'est pas complètement atteint. Il y a des pays non représentés et des absences évidentes, parfois forcées...

... La voir (l'exposition) comme une coupe transversale du travail artistique latino-américain. Une manière de mise en évidence de notre vitalité et de nos contradictions. Une image en soi, globale, incomplète par définition. Une immense carte postale, constituée de manière pointilliste par cette pluralité de petits messages.



## Cinéma Débats Littérature

Quatre films de réalisateurs latino-américains seront projetés durant cette quinzaine consacrée au sud du continent américain. Les voici :

- *Les dieux et les morts*, de Guy Guerra, Brésil, 1970 (le 7) ;
- *Le recours de la méthode*, de Miguel Littin, Chili, 1977 (le 11) ;
- *Senores generales, Senores Coronales*, d'Alfonso Gumucio-Dagron, Bolivie, 1977 (les 14 et 15) ;
- *Fuera de Aqui*, de Jorge Sanjines, Argentine, 1976 (les 18 et 19).

La Cinémathèque Française complètera cet aperçu par une rétrospective du *cinéma brésilien* les dimanches 8, 22 et 29 octobre. Durant ce mois, le Centre Culturel Cinématographique (les 24 et 25) et la Nouvelle Cinémathèque, programmeront également des films sud-américains (les 3, 10, 16, 17 et 20 octobre).

Deux débats auront lieu :

- le 6, sur *le Chili* avec la présentation du documentaire produit par l'I.N.A. « Chili-Impressions » et la participation de l'ancien sénateur chilien, A. Uribe ;
- le 17, sur *l'Argentine*, avec la participation de François Géze et d'Alain Labrousse.

Enfin, le secteur littéraire de la Maison propose la lecture de nouvelles de *Gabriel Garcia-Marquez* les 11, 12 et 13 octobre à 18 h.

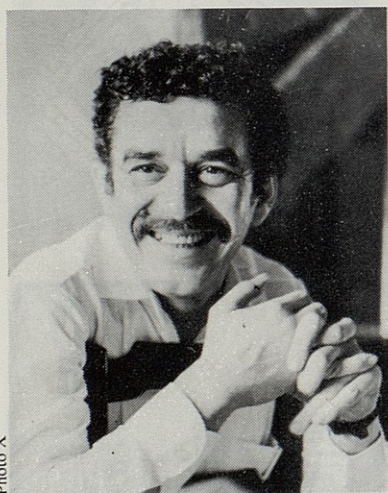


Photo X

Gabriel Garcia-Marquez, écrivain colombien, a su donner, dans « L'automne du patriarcat », une image lucide et bouffonne à la fois de la dictature, version sud-américaine.

seront vite attirés par le cinéma commercial, jusqu'à faire partie de « Embrafil », l'énorme machine centralisatrice du cinéma brésilien. Glauber Rocha, porte-drapeau du « cinéma nôvo », après quelques années d'exil, reviendra au pays où il surprendra par des déclarations fracassantes en faveur du régime militaire.

L'évolution sera toute différente dans les autres pays où le cinéma nouveau reposait sur une cohérence idéologique beaucoup plus grande, enracinée dans une réalité pourtant tout aussi inquiétante. En Argentine, le groupe « Cine Liberacion », composé essentiellement de Fernando Solanas, Octavio Getino et Gerardo Vallejo a donné la preuve de cette cohérence tant dans sa pensée que dans son action. Le très long métrage *L'heure des brasiers*, étude fouillée de la réalité argentine à l'intérieur du contexte latino-américain, est vite devenu un exemple de cinéma militant, à l'extérieur même du continent. En outre, Solanas et Getino ouvraient, sur un plan théorique, la voie à une nouvelle conception du cinéma dans leur célèbre Manifeste *Vers un troisième cinéma* qu'ils définissaient ainsi par opposition à un premier cinéma (ou cinéma de type hollywoodien) et à un second cinéma (ou cinéma d'auteurs). Pour la première fois sans doute un texte théorique élaboré dans un pays du tiers monde exerçait une influence jusque dans les métropoles occidentales.

En Bolivie, Jorge Sanjines analysait aussi son expérience au sein du groupe « Ukamau » dans quelques textes théoriques publiés dans des revues latino-américaines qui ont appuyé d'une façon générale toutes les nouvelles expériences : « Cine cubano » et « Hablemos de cine » (la première publiée à La Havane, la seconde au Pérou). En Bolivie, Sanjines réalise *Ukamau* (titre qui donne son nom au groupe) en 1965, puis *Le sang du condor* en 1969 et *Le courage du peuple* en 1973.

Au Chili, parallèlement, jaillissait un cinéma nouveau à partir de l'ouverture démocratique de 1964 mais surtout durant la période de l'Unidad popular, lors de la présidence de Salvador Allende (1970-1973). Se font connaître alors des cinéastes comme Patricio Guzman, Miguel Littin, Aldo Francia, Raul Ruiz et Helvio Soto, parmi d'autres.

En Colombie, Carlos et Julia Alvarez réalisent *Asalto* et *Qu'est-ce que la démocratie ?* et un autre couple (Marta Rodriguez et Jorge Silva) développe un travail en milieu paysan et dans des secteurs marginaux, dont témoignent des films comme *Planas*, *Chircales*, *Campesinos*. En Uruguay, enfin, la cinémathèque du tiers-monde (fondée par Walter Achugar) produit quelques courts métrages documentaires très engagés dans les luttes étudiantes et ouvrières : *Liber Arce*, *Elecciones*, *Le problème de la viande*, dus notamment à Mario Handler.

## La répression

Mais tout ce nouveau cinéma, si riche dans sa diversité, est subitement « tronqué ». On connaît les raisons de ce phénomène : les dictatures militaires perdent ce qu'elles pouvaient conserver de style d'opérette et redoublent de férocité contre leurs oppositions, d'autant que les Etats-Unis, boutés hors du Vietnam, redoublent de leur côté de vigilance dans ce qu'ils considèrent comme leur « arrière-cour » : l'Amérique latine. Dans plusieurs pays toute trace de démocratie disparaît. Le Chili de Pinochet en est, depuis 1973, l'exemple le plus caractéristique : tous ses cinéastes sont actuellement en exil, à l'exception de ceux qui, comme Jorge Muller ou Carmen Bueno, croupissent dans les geôles ou ont « disparu ». En Argentine, la situation n'est pas meilleure : Solanas, Getino et Vallejo ont dû, tout comme Jorge Cedron (*Opération massacre*) quitter le pays. Quant à Raymundo Gleyzer, l'auteur de *Mexique : la révolution congelée*, il est porté disparu alors qu'il est torturé dans une caserne où il aurait perdu la raison à la suite de mauvais traitements. Il en va de même en Uruguay : Mario Handler, Walter Achugar, Mario Jacob et d'autres membres de la cinémathèque du tiers-monde sont en exil. Jorge Sanjines a quitté la Bolivie en 1971 quand un mouvement militaire de droite a renversé le gouvernement de gauche du général Torres. Il a tourné au Pérou *L'ennemi principal* et en Equateur *Fuera de aqui* (toujours sur la question des Indiens). Il est rentré à La Paz en 1978 pendant l'ouverture démocratique qui a duré quelques mois.

Telle est actuellement la situation dans les pays du cône sud. Au Pérou, en Colombie, en Equateur, il est encore possible de faire un cinéma indépendant. Les vents sont également favorables dans les pays du Nord : Venezuela, Porto-Rico, Panama, Costa-Rica et Mexique bien qu'il y exise, là aussi, des formes déguisées de répression ou de censure. Ainsi, tandis que le Sud s'asphyxie, le Nord, pour le moment, respire et manifeste même des signes de vitalité. C'est là, ou alors à Cuba et en exil, que le « nouveau cinéma latino-américain » survit malgré toutes sortes de difficultés au niveau de la création, de la production et de la diffusion.

Les cinéastes qui depuis Viña del Mar au Chili en 1967 avaient coutume de se retrouver à intervalles réguliers pour faire le point sur leur situation, continuent de le faire. C'est ainsi qu'ils se sont rencontrés à Merida (Colombie) en 1977 et à La Havane en 1978 pour élaborer des plates-formes et mettre en place de nouvelles stratégies. Leur résistance culturelle, à défaut d'un cinéma-guérilla désormais hors de saison, continue.

Alfonso Gumucio-Dagron  
et Guy Hennebel

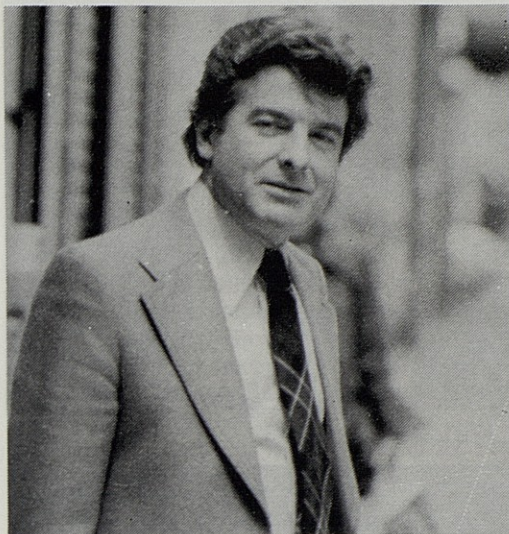
## l'ensemble orchestral de paris



Mozart par Lange, son beau-frère (1782)

Il y a dix ans, le tout jeune « Orchestre de Paris » effectuait sa première apparition en province à Grenoble, sous la direction de Charles Münch. Marcel Landowski, promoteur de cet orchestre de prestige, vient de doter Paris d'un deuxième ensemble, de plus petite dimension, l'*Ensemble Orchestral de Paris*. Les Grenoblois seront les premiers à l'entendre, un mois avant les Parisiens.

C'est l'Ensemble Instrumental de France qui a servi de point de départ à l'E.O.P. et son chef, le violoniste J.-P. Wallez en sera également le directeur. Il manquait à la France un orchestre de chambre permanent d'une trentaine de musiciens - cordes et vents - capable de défendre un répertoire extrêmement riche, allant de Händel et Bach aux œuvres du XX<sup>e</sup> siècle. Ce genre de formation existait à l'étranger (on connaît notamment l'English Chamber Orchestra), se distinguant nettement des orchestres symphoniques qui comptent de 60 à 120 musiciens, et ne peuvent, pour cette raison, se consacrer à un répertoire à petit effectif.



Jean-Pierre Wallez

Photo X

L'Ensemble Orchestral de Paris proposera durant sa saison des œuvres du répertoire et des créations, ainsi que l'opéra *Tom Jones* de Philidor. En avant-première, nous entendrons à Grenoble le 5<sup>e</sup> Concerto pour violon de Mozart et une partita pour orchestre de chambre de Charles Koechlin, le premier programme étant complété par une symphonie *Parisienne* de Mozart et le *Water Music* de Händel, le second par la deuxième sérénade de Brahms et *Réverie et Caprice* pour violon et orchestre. Cette œuvre concertante, la seule de Berlioz si l'on excepte la symphonie *Harold en Italie*, nous permettra d'avancer l'Intégrale de Berlioz que nous avons entreprise. Dans l'après-midi du 26 octobre, une répétition ouverte permettra aux scolaires de se familiariser avec le travail d'un orchestre.

La venue de l'Ensemble Orchestral de Paris à Grenoble est organisée conjointement par la Maison de la Culture et les Heures Alpines dont ce sera le premier concert de la saison.

J.-F. H.

## Une ville, un jazz

Montélimar :  
Quartet Michel Petrucciani

*Une ville, un jazz*, cycle mensuel créé à la fois pour servir de tremplin aux formations locales ou régionales et entendre des jazz différents, mais aussi prétexte à l'écoute d'une musique dont on (re)parle parce que l'on s'aperçoit enfin qu'elle est partie intégrante de « La Musique », propose pour commencer l'année, un groupe de Montélimar, le *Michel Petrucciani Quartet*.

Les amateurs de jazz, dit « classique » apprécieront cette formation traditionnelle : piano, guitare, basse, batterie, dont le leader, Michel, 16 ans, se produit en public depuis plusieurs années. Ce quartet, très homogène, s'affirme au travers d'une musique déliée et swingante lorsqu'il est influencé par Oscar Peterson (dont il assure les premières parties de concerts lorsque celui-ci « tourne » en France), plus fluide, plus moderne quand il emprunte ses thèmes à Bill Evans.

Jazz qui ramène quelques années en arrière pour mieux faire revivre des styles de piano très élaborés qui ont influencé des générations de musiciens. Personnel : Michel Petrucciani, piano ; Tony Petrucciani, guitare ; Louis Petrucciani, contrebasse ; Jean-Paul Jackson, batterie.

N. M.-R.



Photo X

## L'Ensemble folklorique du Pérou

Cet ensemble prestigieux ouvre le programme du mois d'octobre. Composé de musiciens (quena, charango, tinya, guitare, accordéon et harpe indienne) et de danseurs vêtus des costumes traditionnels, il présente la meilleure tradition du folklore péruvien avec des artistes en renom tels Esmila Zevallos, une des meilleures chanteuses indiennes du moment et Pepe Torres, le plus fameux guitariste péruvien. Un spectacle coloré et qui a déjà obtenu un vif succès en Europe. (Les 3 et 4 octobre).

## la mouette

au vent d'automne

### Bruno Bayen

la « Fabrique de théâtre »  
et *La mouette*

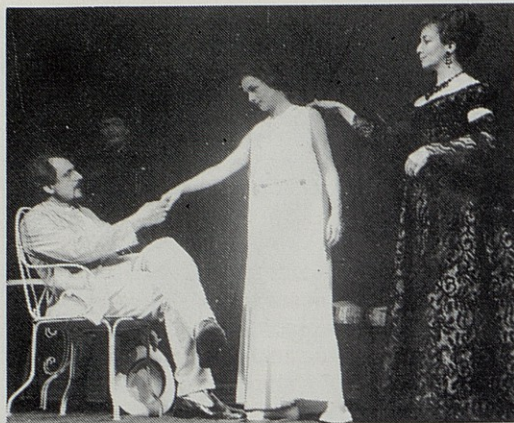
Lorsque Bruno Bayen fonde la « Fabrique de théâtre », en 1972, il a 21 ans et achève, à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, une maîtrise de philosophie. Aujourd'hui, six ans plus tard, il a, à son actif, la création de neuf spectacles, parmi lesquels : *La danse macabre* (Wedekind), *La mort de Danton* (Büchner), *Parcours sensible* (n° 1 et n° 2). Entre temps, de 1975 à 1978, Bruno Bayen a co-dirigé le Centre Dramatique National de Toulouse. Il se trouve actuellement à la recherche d'un lieu – et de la subvention indispensable à la survie de la « Fabrique de Théâtre ».

*La mouette* marque une étape importante dans le « parcours sensible » entrepris par Bruno Bayen et son équipe de création. Nul auteur, il est vrai, ne pouvait se prêter, mieux que Tchekhov, au travail de « décryptage » des comportements – et, à travers ceux-ci, de l'idéologie « fin de siècle » en Russie. Les personnages de *La mouette* sont constamment empêtés, englués dans leur langage, dilués dans un même univers. Au milieu de ces gens-là, un ange passe. On l'a comparé à celui de Théorème, le film de Pasolini, car il joue aussi, au sein d'un petit monde familial, un rôle de *révélateur*.

Dans le spectacle monté par Bayen, cet ange singulier s'incarne en une très jeune comédienne, Christine Boisson : un regard étonné, interrogateur, un visage tendu et fragile. Le tragique, pour tout dire, n'est pas loin. Et pourtant, *La mouette* n'est pas une tragédie. « C'est plutôt, dit Bruno Bayen, une comédie sur les ratages de la vie. Un certain désespoir, mais qui n'empêche pas le sourire. » *La mouette* sera présentée dans une adaptation de Bruno Bayen et Louis-Charles Sirjacq (1) et dans une mise en scène de Bruno Bayen.

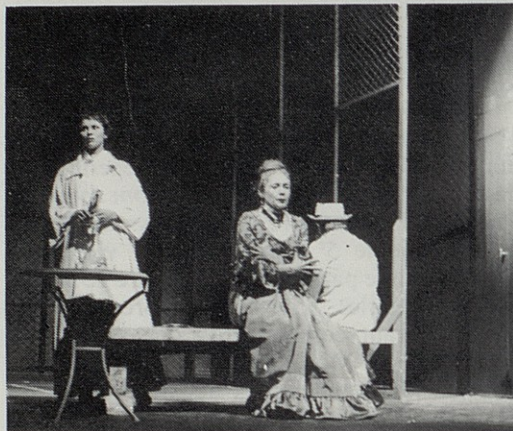
Précisons que ce spectacle a reçu, en juin dernier, le prix de la critique pour la meilleure création théâtrale réalisée en province en 1977.

(1) Le texte de cette adaptation a été publié dans la collection « L'Avant-scène » (théâtre), numéro 626 du 15 mars 1978.



Gabriel Monnet, Bourges, 1964.

Photo X



Bruno Bayen, Toulouse, 1977.

Photo Riou-Simeonides



Georges et Ludmilla Pitoëff, Paris, janvier 1939.



Tchekhov et Gorki à Yalta, 5 mai 1900.

Photos Roger-Viollet

Lorsque, à la mi-octobre, l'équipe de Bruno Bayen jouera *La mouette* sur le plateau de la grande salle, il y aura quatre-vingts ans tout juste que la pièce aura été interprétée à Moscou, au Théâtre d'Art, dans la mise en scène de Constantin Stanislavski. Le succès fut immense. Et se trouvait ainsi effacée la froideur du public et de la critique lors de la création, deux ans auparavant (jour pour jour : le 17 octobre 1896, à Saint-Petersbourg).

C'est dire combien une pièce aussi délicate que *La mouette* est tributaire de celui qui en assume la transmission au public, et qui se donne la charge audacieuse de jouer de ce clavier ultra-sensible qu'est une partition de Tchekhov ; d'y faire *frémir*, où et quand il faut, la sensibilité, d'y faire résonner la « note bleue » dont parlait Chopin à propos de ses nocturnes.

Un soir d'octobre, encore, eut lieu la création de *La mouette* en langue française, le 3 octobre 1921 exactement... Oui, on a bien lu : il a fallu près d'un quart de siècle pour que l'œuvre de Tchekhov parvienne au public francophone – par le truchement de la compagnie qu'animaient avec tant de passion et de courage quotidiens Georges et Ludmilla Pitoëff. Cela se passait à Genève, grande rue de Carouge, en la salle communale de Plainpalais. La pièce fut reprise à Paris (où les Pitoëff venaient de s'installer) en mai 1922. Ils devaient en donner une nouvelle version en janvier 1939, peu avant la disparition de Georges Pitoëff. Celui-ci, au sujet de *La mouette*, écrivait : « Parmi toutes les pièces de Tchekhov, elle tient une place à part. Sur le fond de la vie, de la petite vie de province, se détache en grandes lignes le problème de la création artistique, création de l'écrivain, de l'acteur, que bien des années plus tard Pirandello a repris dans les *Six personnages*. Sans doute la conception en est-elle différente de celle de Pirandello : ce n'est pas l'analyse latine, mais l'intuition, le subconscient si pathétique dans l'âme slave... ».

Depuis la dernière guerre, les reprises de *La mouette* n'ont pas été très nombreuses. Signalons celle du Théâtre de l'Atelier, en 1955 (mise en scène d'André Barsacq), celle, aussi, de Gabriel Monnet, avec la Comédie de Bourges, en 1964 (la tournée qui suivit fit halte au Théâtre Municipal de Grenoble). Et puis, comment oublier que *La mouette* fut le dernier spectacle monté par le théâtre « Za Branou » de Prague, avant son interdiction définitive ? L'ultime représentation eut lieu le 10 juin 1972 : on y couvrit de fleurs, de vivats et de larmes le metteur en scène Otmar Krejca, et les comédiens de cette troupe, qui s'était révélée comme l'une des plus remarquables compagnies européennes. Ovation et rappels se prolongèrent pendant cinquante-sept minutes...

Dans *La mouette*, Trigorine dit : « Des circonstances imprévues veulent que nous partions aujourd'hui même, je crois. Il y a un peu de chances qu'on se revoie... Domage... »

## « Alice au pays des livres »

le conte des contes

Gavroche, Copperfield, Sherlock Holmes, Cendrillon, Arsène Lupin. Quelques héros légendaires qui habitent au creux de la chambre et des rêves de l'enfant, au fond du cœur et de la mémoire de l'adulte. Des personnages qui, pour la plupart, se sont évadés des pages du livre pour se donner au coup de crayon d'un Walt Disney, devant la caméra d'un réalisateur de télévision ou sur le plateau d'un homme de théâtre. Si, ainsi, le mythe de chacun des personnages a pu se renforcer et parfois même s'élargir, il a perdu la faculté enchantée de susciter l'imaginaire chez l'enfant qu'il avait sous la plume de l'auteur. L'emprise du livre permettait à l'enfant d'y construire lui-même son monde et d'y fabriquer ses héros afin de vivre avec eux de façon merveilleusement magique. Mais la réception d'un dessin animé est parfois plus facile et immédiate que celle d'un livre qui nécessite un investissement personnel de la part du lecteur.

A partir d'une enquête révélant la baisse de l'achat annuel des livres, la municipalité de Dieppe s'est interrogée sur le fait d'aimer lire et de prendre du temps pour la lecture. « ... Comment l'adulte y parviendrait-il si l'enfant qu'il était n'a pu être attiré par le fantastique du texte du conte ?... ». L'Unité de propositions pour la création théâtrale (UCT) a conçu, en co-production avec la Maison de la Culture du Havre, un spectacle de tréteaux au cours des festivités culturelles dieppoises. Se référant aux réflexions de la Municipalité, ce spectacle avait pour but de servir d'outil d'animation pour les bibliothèques en particu-

lier, afin d'inciter le public à la lecture : « ... le véritable pari consistait à faire d'abord un spectacle léger, et malgré tout complet, un divertissement à rebondissements... »

André Fouché (ancien dramaturge et comédien du Théâtre de la Salamandre) a écrit un texte ayant pour base l'histoire et le personnage d'*Alice au pays des Merveilles*.

« ... Alice fait une marelle dans sa chambre. Elle tombe dans un livre qu'elle avait à la main, elle tombe dans un rêve... Elle y rencontre de célèbres personnages de romans : Gulliver, D'Artagnan... Gavroche qui traversera le miroir pour venir la rejoindre, les auteurs qui ont créé ces héros. Les relations d'Alice et Gavroche, les gestes d'Alice, sa manipulation des livres eux-mêmes, le caractère et les rapports imaginaires des personnages... forment le fil conducteur de l'intrigue, du récit à travers lequel la découverte familière des héros sur terre, puis sur mer, les événements déclenchés, conduisent Alice à une certaine transformation de son caractère... ».

Le spectacle mis en scène par James Ettouati, a été favorablement accueilli par quelque deux milliers d'adolescents et d'adultes. Comme cela était souhaité par la troupe elle-même, *Alice au pays des livres* a été un outil d'animation pour les bibliothèques et les écoles. « ... donnant "corps" à des héros dont on connaît plus souvent le nom que le caractère et l'histoire, en inventant une vie propre à chacun d'entre eux autour d'un personnage témoin, Alice, le merveilleux personnage de Lewis Carroll ».



Alice au pays des livres est interprétée par Claire Amchin, Bruno Choel, James Ettouati, Jean-Pierre Nicole.

Photos X



Photo Vytvarna

## Les marionnettes de Bratislava

Parmi la quinzaine de troupes professionnelles de marionnettes que compte la Tchécoslovaquie - outre un bon millier d'ensembles amateurs, le Théâtre National de Marionnettes de Bratislava (Slovaquie) bénéficie de la réputation nationale et internationale la plus importante.

Il a été créé en 1957 et emploie 48 personnes en permanence, dont 16 pour l'ensemble artistique. A raison de quatre créations par an, il en est maintenant à plus de 80 créations jouées, dans leur petite salle de Bratislava, devant 1 230 588 spectateurs (en 1976).

Cette troupe fait des créations originales, essentiellement slovaques, et utilise toutes les techniques de marionnettes, ainsi que les acteurs « vivants » sur scène et le théâtre « noir ».

Le spectacle **Moment musical**, que la Maison accueille ce mois-ci, fait appel à cette dernière technique. Il est destiné aux adultes aussi bien qu'aux enfants, il ne comporte aucun texte, et son support est purement musical.

## Le temps d'une vie par le Théâtre du Québec

La Maison accueille les 3 et 4 novembre le Théâtre du Québec, avec une pièce de Roland LePage, mise en scène par André Pagé. Présentée à Avignon en août 1977, la pièce a recueilli un succès mérité. Elle devrait toucher ceux qui, à Grenoble, avaient pu apprécier en novembre 1976 **La Sagouine** d'Antonine Maillet, pièce avec laquelle **Le temps d'une vie** n'est pas sans analogie. Colette Godard, dans « Le Monde » des 7-8 août 77 en parlait ainsi : « "Le temps d'une vie" est le portrait d'une femme obstinée au bonheur envers et contre tout. C'est un mélodrame qui n'a pas honte de ce qu'il est et qui puise dans les clichés romanesques de l'émotion sans aucune distance. Cette forme volontairement désuète nous oblige à réfléchir sur la manière dont certains - beaucoup d'entre nous - semblent empêchés de vivre avec leur siècle. De plus, nous sommes émus. D'abord parce que le langage au-delà de l'exotisme, est chaleureux et dru. Et surtout nous ne pouvons pas échapper à l'attraction de Rosanna, la femme-servante, à l'attraction d'une actrice étonnante, Murielle Dutil. Tout le spectacle repose sur elle, sur l'intelligence de son regard, l'humour de son sourire, la douceur de ses gestes, les crispations de son corps. »

## aujourd'hui : le conte



Dessin de Gustave Doré

La Maison a développé, depuis plusieurs années, son action en direction de l'enfance qui est l'un de ses axes prioritaires, essentiellement, par une programmation spécifique (théâtre, cinéma, quelquefois musique), des activités à thèmes (ex. *Le jouet*) et un travail d'approfondissement destiné, plus particulièrement, à ceux qui agissent dans ce secteur (stages, ateliers). Ces activités se poursuivent cette saison, d'autant que l'arrivée dans notre équipe d'un animateur - Roger Rolland - chargé de la coordination de ce secteur, devrait donner à notre action une plus grande cohérence. Durant ce mois, il faut noter : un spectacle pour les 7-12 ans, **Sanarin et les jeux du roi** ; un film pour les enfants et le début d'un cycle consacré au **conte pour enfants** qui s'étalera jusqu'en décembre avec des formes diverses qu'explique plus loin Philippe de Boissy. Des projets sur la musique et le cadre de vie sont en cours d'élaboration. Nous y reviendrons.

Au moment où les ordinateurs savent parler, où un individu moyen entend radio et télévision plusieurs fois par jour, où la tradition orale du récit n'existe guère que lorsqu'un ré-émetteur de télé saute ou tombe en panne, le conte fait une entrée en force dans notre société. Jamais on n'a entendu depuis l'ancienne émission d'André Voisin, raconter tant d'histoires sur les 3 chaînes et à la radio. Après les succès de librairie de la comtesse de Ségur et de Jules Verne, Michel Tournier avec *Le coq de bruyère*, Henri Gougaud sur France-Inter et Bruno Bettelheim avec ses analyses du *Petit Poucet* ont fait qu'on s'arrache presque les livres de contes et qu'on en parle fort dans les chaumières... Depuis 1972, la Maison de la Culture a entrepris des actions sur ce thème avec l'appui de Renata Scant (Théâtre-Action) ou de Marie-Christine Frézal. Cette saison, le même thème va être repris, d'octobre à décembre pour l'essentiel, avec la participation d'animateurs de Centres sociaux, de Maisons de l'Enfance ou de M.J.C., d'enseignants et de bibliothécaires.

### informer

A chaque fois que naît un courant littéraire, voire une mode, le public est mis en face d'une prolifération d'ouvrages, en l'occurrence des livres de contes, soutenus par de nombreuses critiques dans la presse, par des débats sans cesse organisés sur le sujet.

Nous n'avons pas l'intention pendant les trois mois de cette activité conte de trop en rajouter, mais de préciser deux points qui n'ont pas encore été traités dans la région, à notre connaissance. Il nous semble, à titre d'information, utile d'organiser une soirée débat sur le thème de l'édition des contes pour enfants, regroupant les responsables de grandes maisons d'éditions et de plus petites souvent méconnues (*Le sourire qui mord* ; *D'au Editeur*). A l'heure où nous rédigeons cet article, nous

n'avons pas tous les éléments de la seconde soirée prévue : Les contes régionaux. Mais il semble que tout s'organise pour rendre possible cette rencontre.

### former...

On peut se demander si raconter, cela s'apprend. Si inventer des contes, selon des structures traditionnelles, ou sans structures traditionnelles, cela s'enseigne. De qui, et où, nos grands-mères apprenaient-elles les histoires et légendes des veillées de villages ? La tradition orale est, par elle-même, un enseignement. Il faut savoir écouter, savoir reproduire, savoir réactualiser, parfois, cette reproduction, et bien sûr, aimer le faire. Nous allons donc, à destination de nos partenaires du secteur enfance-jeunesse, lecteurs à voix haute et animateurs, organiser un stage de travail oral et écrit mettant en pratique et non en discours l'écoute d'un conte, sa reproduction, l'invention d'une histoire avec contenu, la pratique du mot et de la voix, l'écriture. Ce stage se déroulerait en fin de journée à raison de deux ou trois heures par jour pendant quatre jours (du 17 ou 20 octobre) ou bloqué sur deux jours d'octobre qui pourraient être les 14 et 15 octobre.

### animer

A la Maison de la Culture, une lecture à voix haute en fin de journée (18 h) avec approche de l'œuvre la moins connue d'Andersen, lecture assurée dans un simple décor de lumière et de musique par Roger Rolland et Philippe de Boissy. Cette lecture, à entrée libre, présentée plusieurs fois de suite dans la Maison pourra être décentralisée dans les collectivités qui en feront la demande (durée 55').

En projet, une autre animation : les contes à l'improviste. L'animateur littéraire se rend auprès d'un groupe d'enfants (6-10 ans), commence une histoire et avec l'aide - les éléments - donnés par eux, la conduit à son terme. On peut donc en une heure inventer une ou deux ou quatre histoires, la quatrième... n'étant plus celle de l'animateur, qui ne ferait plus, si tout marchait bien, qu'écouter les autres...

### programmer

Des animateurs de la ville et de la région aimeraient, le 16 décembre, tenter l'expérience d'une journée où des « Enfants parleraient aux enfants... ». La réalisation pratique est plus difficile et délicate que ce titre ne le laisserait supposer. Nos travaux actuels portent sur cette préparation.

Nous avons rendez-vous le 7 et 8 octobre - sauf contre-ordre - avec Henri Gougaud pour des animations et un récital chansons-histoires (avec musiciens). Je renvoie pour les jeunes de 12 à 15 ans à l'article sur le spectacle **Alice au pays des livres**.

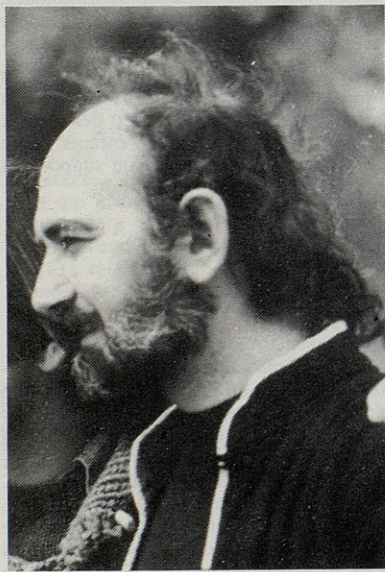


Photo X

Henri Gougaud : un accent, un accord de musique, toute une atmosphère d'un seul coup recréée ! (Les 7 et 8 octobre).

Film pour les enfants en octobre (les 24 et 25) **Chok et Cher** : une belle histoire contée par le cinéaste soviétique Kanynmeck Kassymbékov, celle d'un enfant amoureux d'un cheval...



## créer

Le groupe Ecriture, éclaté en sous-groupes de trois ou quatre personnes, va écrire des contes, sans que l'on veuille lui ôter la liberté d'écrire soit pour les enfants soit pour les adultes. Il y a déjà plusieurs mois que des bibliothécaires de Grenoble nous avaient passé commande... Le groupe n'avait pu donner suite à cette proposition. Mais dès septembre, il va s'y mettre. Ces contes, une fois écrits, s'ils nous semblent suffisants, pourront donner lieu à leur tour à des animations dans et hors la Maison : leurs auteurs et l'animateur, selon leurs disponibilités, iraient lire et dire ces histoires si on le leur demande. Une présentation du travail du groupe se fera à la Maison de la Culture, mais en janvier ou février seulement.

Voici donc présentés trois mois qui se voulaient cohérents dans des actions diverses. Toutes les dates non précisées dans cet article seront annoncées aux réunions de relais, dans la presse locale, et à la Maison de la Culture.

Ph. de Boissy

## sanarin et les jeux du roi

Troupe permanente composée de sept comédiens, installés en Haute-Savoie, la Compagnie du Trèfle reçoit des subventions du Conseil général et de dix communes du département, ainsi qu'une aide matérielle (locaux...) de la F.O.L. L'absence de toute participation financière de la part du ministère de la Culture contraint la troupe à ne satisfaire que 40 % des besoins exprimés, la limitant, par exemple, dans ses activités d'animation qu'elle entend proposer gratuitement à ses partenaires.

C'est en direction de l'enfance que la Compagnie du Trèfle veut orienter son travail : c'est ainsi que ses deux premières créations ont touché près de 45 000 enfants. Voilà sur ce sujet ce qu'écrit L. Valls au nom de la compagnie : « Un spectacle doit être beau, mouvoir des émotions fortes, oser parler jusqu'au bout des choses que l'on croit un instant importantes, avec simplicité, j'oserai dire poésie, mais avant tout avec une extrême rigueur.

Ce dont j'espère pouvoir être convaincu, c'est que le temps est révolu des spectacles pour enfants où l'applaudimètre ou bien les hurlements au grand méchant loup étaient critères de qualité...

Le théâtre n'est pas une science exacte aux résultats définitifs. Seules deux certitudes : créer un spectacle fête, un spectacle plaisir ; créer un spectacle s'ouvrant sur une fin dont seul le spectateur pourra déterminer ce qu'elle sera. »

### L'argument du spectacle

Dans un pays imaginaire, un roi : Grougnousse 1<sup>er</sup>, entouré de sa cour. Dans son pa-



Grougnousse 1<sup>er</sup> ou le règne du dérisoire.

Photo X

lais règne l'hypocrisie et la peur de l'autorité royale.

Sanarin, comédien de son état, va au palais demander l'autorisation de jouer sur la place publique. Ses jongleries, ses prouesses amusent tant le roi qu'il nomme Sanarin premier conseiller de la Cour. Sanarin, à qui le roi demande s'il le trouve beau et gentil, répond la vérité : il est gros et méchant.

Pour avoir dit la vérité, Sanarin est jeté en pâture à la bête à manger les « vilains »... qui ne mangera pas Sanarin, parce que, pour la première fois, quelqu'un comprend qu'elle n'est pas méchante, qu'elle ne mange et ne fait peur que parce qu'on lui a dit d'agir ainsi.

Elle sauvera Sanarin en mangeant le roi...

Qui remplace le roi ?

### Thème du spectacle

Tel est l'argument de la pièce qui peut être vue comme un conte, une farce, dont la Compagnie du Trèfle espère que le spectateur tirera plaisir : un plaisir théâtral lié au jeu, au décor, aux costumes, à la musique... Il est évident toutefois que d'autres niveaux de lecture viennent se greffer sur celui-ci : tous tournent autour de l'axe suivant : quel rapport ont les différents protagonistes avec le pouvoir royal ? Par qui remplacer le roi quand il est mangé par la bête ?

Le spectacle ne fournit aucune réponse toute faite, aucune grille « moralisatrice ». Nous sommes loin du « théâtre militant »... C'est au contraire la forme théâtrale – notamment le jeu d'acteur – qui est privilégiée : « Nous avons pu voir lors de nos animations, écrit L. Valls, que les enfants aimaient à reproduire les prouesses d'acteur. Pensant que c'était là un point de départ positif (mais non suffisant) pour inviter l'enfant au jeu théâtral, nous avons privilégié cette forme de "jeu". »

## L'espace du temps

L'abstraction des années 50 en France

Ainsi la Maison de la Culture, en ce début de saison 1978-79, se propose de présenter une exposition à caractère que l'on peut dire historique : l'abstraction des années 50 en France. Mais il serait plus juste de circonscrire le propos, de le préciser dans ses dates : environ 1945-1955. C'est aussi dire que cette exposition ne peut constituer qu'un premier volet à suivre. Tant la période envisagée, dans le domaine des arts plastiques, est loin de présenter un front uni et commun. Tant par les activités multipliées des artistes, des critiques, de la presse, des expositions, se développe une situation très riche en initiatives, en propositions qui appellent souvent la controverse et la polémique. Pour reprendre une expression d'André Lhote (1), « la peinture est libérée », mais demandons-nous dans quels états ?

Cette évocation de l'abstraction en France privilégie un choix d'œuvres qui se rapportent à une abstraction que l'on a pu qualifier de « chaude », par opposition à une « abstraction froide » qui allait être « géométrique ». S'interroger donc sur ce qui allait être « le lyrisme », « le tachisme », « l'informel », et voir à quoi ces « états » de la peinture ont donné lieu comme réflexions et réalisations plastiques. Essayer de montrer les rapports qu'entretiennent les auteurs, à ce moment, avec leur travail ; ce qui constitue l'espace de leurs intentions et préoccupations plastiques, ce qui fonde l'espace de cette peinture abstraite que l'on a pu penser sans précédent.

Il apparaît que l'intervention du Temps (tel un moment vécu de présent par l'auteur lors de la réalisation d'une œuvre, entre autres), semble un facteur de cohésion qui, liant directement le peintre à son œuvre, est susceptible de délimiter la production picturale et ses différentes modalités dans ce « mouvement en question ». Peut-être, le Temps, comme étant à chaque fois une relation privilégiée de l'auteur à sa peinture, devient-il le sujet même de cette peinture, et signe-t-il la logique et le sens de ce qui devient un tableau ? Ce qui paraît être mis en œuvre, c'est peut-être une façon autre de percevoir la subjectivité dans ses relations avec ce qui lui serait extérieur, l'entourage et l'expression de son travail, avec l'environnement de la réalité. Et dans ces relations aventureuses de la subjectivité, s'interposent l'arbitraire et le motivé, s'intercalent la tentation de l'absolu et la soumission aux interférences précaires de l'espace et du temps.

Yann Pavie

(1) André Lhote : *La peinture libérée*, Grasset 1956. Ensemble de textes écrits au moment de la Libération.

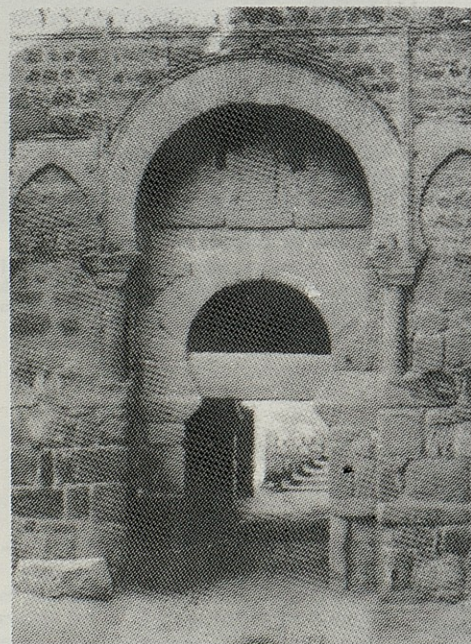
décentralisation

## le flamenco hors des sentiers battus :

une expérience d'animation musicale



Photo André Martin



Tolède. Puerta Vieja de Bisagra.  
Epoque califale : IX<sup>e</sup> siècle.

Photo Mario Carrieri

Au cours de la saison dernière, la Maison de la Culture a présenté une série d'animations et de concerts de flamenco avec le guitariste Vicente Pradal et le chanteur madrilène Juan Varea, décentralisés dans des entreprises et des collectivités scolaires ou rurales de l'agglomération grenobloise et du département de l'Isère.

Lors de leur passage à Grenoble, Marie-Françoise Sémenou a accompagné V. Pradal et J. Varea dans une collectivité. Elle livre ci-dessous ses impressions. On lira plus loin une interview de ces deux musiciens, réalisée pour les lecteurs de « Rouge et Noir ».

Neyrpic, le 12 juin à midi, une sorte de vaste fourmilière. Encastré entre les ateliers, un petit bâtiment en préfabriqué, portes largement ouvertes, attend les employés pour leur proposer pendant la pause du déjeuner un « moment » de flamenco. La présence de Vicente Pradal et Juan Varea a été largement annoncée par voie de tracts et d'affiches, comme à chaque fois qu'une animation est proposée dans l'usine. Des sandwiches, des sièges disposés en arc de cercle, tout est prêt pour la meilleure écoute possible. Les gens arrivent par petits groupes et discutent tout en mangeant avant que ne commence la partie musicale proprement dite, car après... rien ne devra distraire l'étrange rencontre qui va avoir lieu. Les employés d'origine espagnole prennent place au premier rang ; très vite la salle se remplit, quelque quatre-vingts personnes, en se poussant un peu, arrivent à s'installer oubliant bientôt le local, transportées, grâce à la musique et le chant flamenco, en Andalousie.

Vicente Pradal, le guitariste, présente Juan Varea, maître incontesté du « cante » qu'il a porté sur les meilleures scènes des plus grands théâtres du monde, et qui, pour la première fois, a accepté de participer pendant un mois à ce type d'animations dans des collectivités.

Puis, place au flamenco. En quelques mots, Vicente le situe dans son contexte géographique et historique. *Le Cante Alegria* (chant de joie) évoque le climat chaleureux de fête et de retrouvailles, ponctué, de loin en loin, par les battements de main des Espagnols présents, grâce à la voix grave et chaude de Juan. Dès les premiers accords, le paysage change : on est à Cadix.

Entre deux « cantes », le dialogue s'établit en français mais surtout en espagnol : questions concernant l'évolution du flamenco ou les rapports entre les musiciens et le chanteur. Vicente répond, évoquant huit siècles de présence arabe, puis l'arrivée des gitans auxquelles il faut ajouter l'enceinte chrétienne lors de la Recon-

quête. Loin de s'exclure les unes les autres, ces cultures se sont complétées au cours des siècles : la civilisation arabe très raffinée dans son architecture et ses arts a introduit l'instrument à trois cordes, ancêtre de la guitare ; au niveau du chant, on retrouve des correspondances avec le chant arabe dans certaines façons de moduler la voix. Quant aux gitans, on leur doit ce « cante jondo antiguo », chant mélancolique et grave.

La communication avec le public s'établit très vite, les exclamations et les encouragements sont la preuve de sa participation au chant et à la musique. Tantôt grave et austère, tantôt léger et joyeux, selon l'humeur du chanteur et de la salle, les « coplas » (couplets) varient d'une fois sur l'autre et s'articulent au gré de sa fantaisie, car rien n'est fixé à l'avance. La guitare accompagne la voix, tantôt en écho, tantôt en prolongeant ou en accentuant un effet, mais toujours en respectant le rythme de son partenaire auquel elle s'adapte sans jamais le précéder. Lorsqu'intervient le troisième élément, la danse, c'est elle qui mène le jeu et commande au chant et à la musique au rythme de son « zapateado » (travail du pied) Le chanteur improvise son chant, le guitariste de sa main droite donne le rythme qui correspond à l'accompagnement de la danse tandis que sa main gauche va donner les accords correspondant à la voix du chanteur. Lié aux conditions de vie difficiles des Andalous, à la corrida, à la nuit, au vin, à la fumée, des « tablaos » (cafés) le flamenco est en quelque sorte le moment et le lieu où se reconnaît un peuple.

L'amour de son pays, la volonté de perpétuer son histoire et le désir d'y participer à sa manière font que Vicente, comme quelques autres, a appris grâce à son oncle Pedro Soler, les composantes de cet art. Pour Vicente et Juan, le flamenco n'est pas devenu une musique de musée : certains chants se perdent, d'autres fleurissent au fil des générations et rien ne pourra arrêter, semble-t-il ce courant, même pas le « Prohibido cantar y bailar » (1) apposé à la porte de certains cafés. On se quitte sur un dernier accord, encore sous l'effet de la magie de la musique et du chant. Un Espagnol remercie Juan et Vicente de nous avoir fait partager leur passion non sans ajouter que, depuis vingt-huit ans qu'il vit hors de son pays, il ne lui a jamais été donné d'entendre « ce flamenco-là » (2).

Marie-Françoise Sémenou

(1) « Il est interdit de chanter et de danser ».  
(2) Pour en savoir plus, on peut consulter le livre de A. Gobin « Le flamenco » (Collection que sais-je ?) et écouter tous les vendredis sur France-Musique à midi une émission de R. Vidal : Sortilège du flamenco. On peut également se procurer un disque de Ramon Montea : Merveilleuse guitare.



Photo X

## Rencontre avec Vicente Pradal et Juan Varea

Pour beaucoup d'entre nous, le flamenco au même titre que la corrida, symbolise sous forme de cliché une certaine image de l'Espagne. Qu'en est-il exactement ?

Vicente Pradal : Effectivement, on pense souvent que le flamenco est la musique et la danse de toute l'Espagne ; c'est une erreur, chaque région a son folklore et sa musique spécifique. Mais du fait de son origine, l'Andalousie, la plus grande région d'Espagne (8 provinces), on a tendance à croire, et les dépliants touristiques sont là pour nous y aider, que la musique espagnole se réduit au flamenco. Si elle ne s'y réduit pas, il faut néanmoins reconnaître que ce type de musique est présent sur l'ensemble du territoire à cause de l'émigration économique de beaucoup d'andalous vers d'autres provinces, du nord en particulier, où ils continuent à faire vivre et à vivre de cette musique.

Quelles sont les origines de cette musique ?

V. Pradal : Né en Andalousie, terre ingrate par excellence aux conditions de vie difficiles, le flamenco a toujours été lié à la vie des gens du peuple. Les arabes, puis les gitans ont fortement influé sur son évolution, mais de là à déterminer si le flamenco est plus gitan qu'andalou c'est, je crois, un faux débat ; disons que le flamenco résulte de ces cultures différentes et que l'apport des uns et des autres a contribué à son histoire.

Qu'est-ce qui fait donc la spécificité de cet art et comment expliquer sa survie au fil des siècles ?



Photo Jo Genovèse

V. Pradal : Le flamenco est avant tout un art populaire, de tradition orale ; de génération en génération il s'est transmis sans aucune partition écrite. Bien sûr, il faut faire la distinction entre amateurs et professionnels. Dans chaque famille andalouse il y a des chanteurs qui, au cours des fêtes ou dans les cafés, exécutent des « cantes » pour le plaisir. Peu à peu certains prennent conscience qu'ils chantent ou ont envie d'aller plus loin ; du mimétisme on passe au désir d'approfondir une technique pour mieux maîtriser cet art difficile ; il arrive que, parmi eux, certains deviennent professionnels.

Justement par quel biais devient-on professionnel ?

V. Pradal : Tout d'abord il y a cet enseignement sur le tas ; les règles très strictes de la rythmique sont transmises par des « maîtres », parents ou amis ; pourtant le solfège n'est pas enseigné et n'est pas nécessaire pour devenir un bon musicien ou un bon chanteur. Bien qu'étant l'expression spontanée de luttes ou de joies, le flamenco est régi par un certain nombre de règles que chanteur et musicien doivent connaître parfaitement. Il faut peut-être apporter deux précisions en distinguant le rôle du chanteur de celui du guitariste et du danseur éventuel. Le chanteur a à sa disposition des « coplas », petits couplets de trois à cinq vers, certains anonymes, d'autres signés, anciens ou contemporains. Tous se font l'écho d'une situation précise individuelle, un chagrin, ou un moment de joie intense, etc. mais où chacun peut se retrouver ; par exemple cette « copla » :

*« Je te fabriquerai un châle avec la blanche écume de la mer  
et avec le corail le plus précieux, je te fabriquerai colliers et bracelets*

*Afin que tu gardes un souvenir de moi, un marin,  
Et que tu comprennes enfin combien je t'aime. »*

Ces « coplas » se suffisent à elles-mêmes, le chanteur les utilise même si aucun lien n'existe entre elles, simplement parce qu'elles traduisent un état d'âme, une ambiance qui résulte d'une complicité avec le public ou va la favoriser. C'est grâce à cette communion que le flamenco va pouvoir exister. Donc contrairement aux chansons de variétés où les couplets s'enchaînent sur une musique fixe et pré-établie, le chant flamenco au contraire se module au gré de l'humeur du chanteur et du public.

Le guitariste, quant à lui, n'invente jamais la musique ; il suit et improvise sur un rythme à 12 temps qui sert de base, à partir des deux notions mélodique et rythmique que donne la tradition flamenco. Selon la personnalité du guitariste on n'obtient jamais exactement la même musique. Chaque interprète a son style mais au départ il doit connaître les règles de « compas » (tonalité) et les chants pour pouvoir accompagner.

Si on devait essayer de qualifier le flamenco, quelles sont les caractéristiques qui pourraient le définir ?

V. Pradal : Une des caractéristiques du flamenco est, je crois, cette violence particulière et singulière qui englobe tous les extrêmes : de la joie la plus communicative à la douleur la plus aiguë. Cette sorte d'éclatement, d'explosion de sentiments aussi bien dans le fond que dans la forme participe à son universalité. Prenons l'exemple du « cante jondo » qui appartient au répertoire le plus ancien du flamenco, et qui est très difficile à inter-

## A l'affiche de novembre

La programmation théâtrale de la Maison sera abondante et variée : les 3 et 4, nous accueillons le Théâtre populaire du Québec avec **Le temps d'une vie** de Roland Lepage ; du 15 au 18, le Grand Magic Circus dans **Les mille et une nuits** ; du 23 au 25 **Les fragments d'un discours amoureux** d'après Roland Barthes par Pierre Leenhardt et à la fin du mois (du 29 au 3 décembre) **L'Opéra de quat'sous** de B. Brecht par le Centre Dramatique de Toulouse.

Le secteur musical entame un cycle - qui se poursuivra toute la saison - sur les **Musiques de notre siècle** avec trois concerts de l'Ensemble « Pupitre 14 » d'Amiens : le 12 à Sainte-Marie-d'en-Haut, le 18 dans la Maison et le 25 à l'Hexagone de Meylan. Egalement un récital de **Lieder** (Schubert, Mahler) avec Gerda Hartman, soprano, et John Witelaw, piano ; l'orchestre de Lyon le vendredi 24 avec des œuvres de **Beethoven et Mahler**. Enfin du jazz (le 21).

La danse sera présente avec **Le Théâtre du Silence** : pendant une semaine, du mardi 7 au vendredi 10.

Le secteur « Enfance » propose un film les 21 et 22 : **Laissez-nous jouer** et trois soirées de lecture des contes d'Andersen les 10, 17 et 24.

Beaucoup de cinéma pendant 10 jours (du 4 au 12) avec le **Festival de cinéma européen** destiné à présenter un panorama de la production ouest-européenne. Encore la poursuite de l'exposition **L'Espace du temps - l'abstraction des années 50 en France** et le début d'un ensemble de manifestations (exposition, films, débats) consacrées aux **Mammifères** et à leur milieu (à partir du 21).

## « Moi, j'aime pas la mer » au théâtre du Rio en octobre

Créé en mars dernier dans la petite salle de la Maison de la Culture, ce spectacle adapté du roman de Françoise Xenakis par Elena Pastore et Yvon Chaix sera prochainement repris à Grenoble.

Récit de vingt années de vacances à bord d'un kayak, sur une mer pas toujours calme, racontée avec humour et colère, amour et simplicité.

... « le travail qui a été fait par Elena Pastore et Yvon Chaix, le metteur en scène est d'une rigueur et d'une précision extrêmes... le maître Vitez n'est pas loin. La mise en terre de ce conflit conjugal et aquatique permet à Elena Pastore de faire le tour des techniques théâtrales qu'elle possède à fond et qu'elle maîtrise bien. Il lui a même fallu une certaine science du théâtre pour pouvoir donner cette histoire en temps réel, le moment qu'elle vit devant nous dans son jardin étant l'heure et demie de représentation. » (Dauphiné Libéré).

Du 14 au 28 octobre à 21 h, sauf le jeudi 19 à 21 h 30, le vendredi 20 à 19 h 30, le samedi 21 à 21 h 30. Au Théâtre du Rio, rue Servan, à Grenoble.

En marge de ces représentations, Ghaouti Faraoun fera découvrir d'autres textes de Françoise Xenakis, le jeudi 19 octobre à 19 h 30, le vendredi 20 octobre à 21 h 30, le samedi 21 octobre à 19 h 30, au Théâtre de la Potence, rue D.-Villars.

préter. Il n'est pas nécessaire de connaître la langue pour ressentir ce qu'il traduit : le rythme de la musique, les modulations de la voix, éventuellement l'évolution du danseur sont suffisamment forts et prenants pour nous faire participer à ce qui s'exprime à ce moment précis.

C'est pour cela que le flamenco est très vivant malgré certaines difficultés : son audience auprès de la jeunesse est en régression à cause de la radio et de la télévision qui diffusent des variétés ; et puis s'est manifesté un certain style de musique plus facile, beaucoup moins impliquant de la part des chanteurs et du public, une musique qui se vend bien... Mais, depuis peu, on voit se développer parallèlement un nouveau courant qui cherche à sauvegarder coûte que coûte cette originalité, essayant de préserver les vieux « cançons » et d'en susciter la création de nouveaux, pour que le flamenco continue à évoluer et à signifier la vie du peuple andalou.

**Vous semblez ne pas vous contenter de faire connaître le flamenco par le biais des concerts. Pourquoi des animations ? et quelle est votre démarche ?**

V. Pradal : Les animations nous semblent importantes car le flamenco n'est pas une musique facile ; il faut donc « motiver », placer dans une situation d'écoute, le groupe auquel on s'adresse. Très rapidement nous nous sommes aperçus d'une méconnaissance totale du phénomène flamenco chez les scolaires, entraînant dès le premier chant des réactions de surprise ou des rires. Par contre, lorsque nous établissons le contact à partir de l'histoire et de l'évolution de cette musique, en donnant quelques exemples d'accompagnements possibles et en expliquant en quelque sorte comment elle « se fabrique » il y a une bien meilleure écoute.

Il faut noter également que, très souvent, ces animations se déroulent dans le cadre scolaire ; elles sont donc imposées, et les jeunes sont sur leur garde, voire sur

la défensive... Dès le départ, il convient de trouver le biais par lequel on va les faire sortir de cette attitude passive ; lorsqu'il y a des enfants d'origine espagnole dans l'assistance, ils contribuent beaucoup, sans le savoir, à ce changement d'attitude du groupe. En effet, ils sont très réceptifs à ce type de musique ; ils y sont sensibles même s'ils ne la connaissent pas très bien. Auprès des adultes la démarche reste la même, bien que les animations n'aient pas pour eux ce caractère d'obligation, qu'ils y viennent librement, quelquefois en curieux, quelquefois aussi en connaisseurs.

**Comment Juan Varea qui, en Espagne, est habitué à chanter justement devant un public de connaisseurs se situe-t-il par rapport à cette démarche de sensibilisation ?**

Juan Varea : Je n'ai effectivement jamais fait ce type de travail en Espagne ou au cours de mes tournées. Au début, il m'a été assez difficile de chanter devant un public non averti. La spontanéité et le flux des questions posées à chaque animation, surtout chez les plus jeunes, montrent l'intérêt que cette musique suscite et me confirment dans l'idée que ce travail d'approche est important.

V. Pradal : C'est important, en effet, d'être les témoins d'une tradition qui ne s'est pas perdue. S'il a un passé, le flamenco a cependant un présent et un avenir dans la mesure où il évolue en étroite relation avec les changements sociaux. Nous essayons, d'ailleurs, au cours des débats d'établir un parallèle avec les folklores des provinces françaises qui ont, peu à peu, disparu, ou n'ont pas su ou pu évoluer. Notre souhait est de faire mieux connaître le flamenco dans son expression musicale mais aussi dans sa dimension politique afin que disparaisse le stéréotype : « Espagne, Soleil, Flamenco, Paella ».

Propos recueillis par Marie-Françoise Sémenou

Au cours de leur passage à Grenoble, V. Pradal et J. Varea ont assuré 3 concerts (Merlin Gerin, Sainte-Marie-d'en-Haut, Maison de la Culture) et 47 animations. Celles-ci se répartissent ainsi sur le plan géographique :

Grenoble	10 animations	760 personnes
Agglomération	20 animations	1125 personnes
Département	16 animations	895 personnes
Hors département	1 animation	80 personnes
soit .....		2860 personnes

Les collectivités qui les ont accueillis sont les suivantes :

Scolaires	27 animations	1745 personnes
Entreprises	5 animations	490 personnes
Autres (1)	15 animations	625 personnes

(1) Quartiers, Communes, MJC, Bibliothèques.